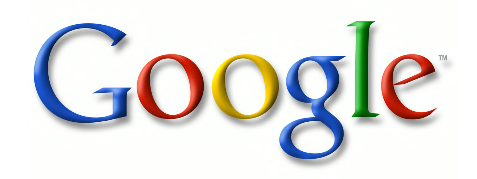
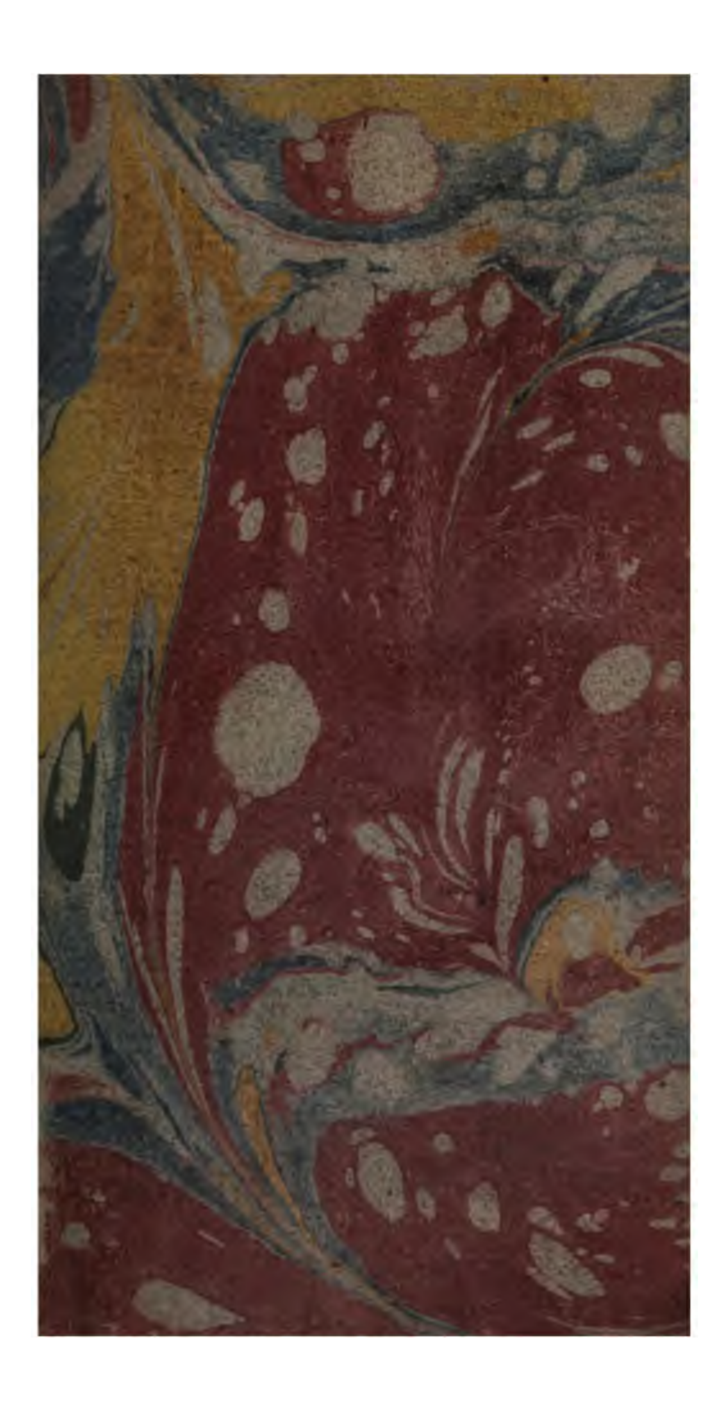






auteur Pirot

Aux armes de Marie-Amélie-
Christine de Saxe, reine
d'Espagne (Guigard I, 128)

L'HOMME
AU
LATIN.

L'HOMME
AU LATIN;
OU
LA DESTINÉE
DES SAVANS,
HISTOIRE SANS VRAISEMBLANCE.



A LONDRES,
Chez JOHN NOURSE.

M. DCC. LXIX.



L'HOMME AU LATIN, OU LA DESTINÉE DES SAVANS,

HISTOIRE SANS VRAISEMBLANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Quelle personne se chargea de l'éducation de Xangxung, & ce qui en advint.

IL y avait en Franconie, dans un village des environs de Vassetruding, un particulier nommé *Roch-Remi Xangxung*, dont la naissance était aussi obscure, que le cercle de ses connaissan-

ces était étroit ; cependant à l'aide d'une certaine routine & de beaucoup d'économie, il était parvenu à amasser une fortune assez considérable dans le commerce : il avait même acquis, du fruit de ses travaux, quelques métairies dans le canton.

Roch-Remi n'avait qu'un fils encore enfant, sur lequel il fondait ses plus chères espérances ; il l'aimait avec idolâtrie, & ne désirait augmenter sa fortune que pour assurer son bonheur : il avait résolu, disait-il, d'avoir un Gentilhomme dans sa famille ; & dans cette vue il se proposait de donner à ce fils une brillante éducation.

Lorsque le jeune Xangxung eut atteint l'âge de sept ans, Roch-Remi le conduisit à Vassetruding, & le présenta à sa mareine, Madame la Baronne de Crakikdorff, Patrone du village, & de plus femme savante. Madame la Baronne n'était plus jolie, mais elle conservait encore un certain air de fraîcheur qui la rendait assez piquante. Elle trouva son petit filleul d'une figure assez intéressante, & lui remarqua même certains traits pronostics de génie, car elle était connaisseuse ; elle conseilla au bon homme Roch de le mettre d'abord en pension chez le Ma-

gifter du lieu, homme de très-grand fens, & qui poffédait au plus haut degré l'art démonftratif.

En peu de tems Xangxung fit des progrès étonnans ; déja il lifait & écrivait paffablement le Français, qu'il favait à peine déchiffrer fa langue, comme en France les enfans apprennent le latin avant de connaître le Français ; une chofe cependant l'embarraffait, c'était la prononciation ; l'ortographe le choquait, il ne pouvait concevoir comment des fyllabes, écrites de la même maniere, avaient fouvent des fons diamétralement oppofés : pourquoi, difait-il, n'écrit-on pas comme l'on parle ? L'écriture n'eft-elle pas la peinture des idées ? ne doit-elle pas défigner la façon de les rendre ? Oui, répondait le Magifter ; mais il faut aveuglément fuivre l'ufage.

Cette maniere de lever les doutes ne fatisfaifait pas Xangxung ; comme il était un petit poliffon fort entêté, il s'obftinait à fuivre l'ortographe qui lui avait paru la plus naturelle, & foutenait qu'il ne la quitterait qu'à condition qu'on le ferait changer de prononciation ; de quoi le Magifter murmura beaucoup, & le menaça de fe plaindre à fa mareine : Xang-

vang le prévint. On touchait à la fin de l'année; l'envie d'avoir des étrennes & de faire parade d'esprit l'engagea à porter de son écriture à Madame la Baronne.

Madame de Crakikdorff était puissamment riche, & jouissait de la plus haute réputation dans l'empire des lettres. Il ne paraissait point d'ouvrage à Vasserruding, que son nom ne fût à la tête; & il en paraissait beaucoup, parce qu'elle payait généreusement tous ceux qui se mêlaient d'écrire. Sa fureur était d'être bel-esprit, de juger en Souveraine de toutes les sciences, de tous les arts, & de croire son génie supérieur à celui de son sexe. Il s'en fallait cependant beaucoup qu'il le fût: elle ne prétendait au goût & au jugement que par son extrême générosité à récompenser le talent des autres, encore était-elle souvent la dupe de sa vanité; car n'étant pas en état de discerner par elle-même le vrai mérite, elle se faisait une loi d'avoir des opinions erronnées, de contredire celles des autres, & de protéger singuliérement tous les Artistes que le public rejettait ou décriait.

Avec un pareil caractère, & des richesses immenses, on devine aisément qu'elle ne man-

quait pas de flatteurs. Sa maiſon était une Académie de beaux eſprits, ou, pour mieux dire, le rendez-vous de tous ces avanturiers faméliques qui volent par eſſains autour du peuple fantaſque des connaiſſeurs, & ſemblent s'être donné le mot pour ſe raſſembler des quatre parties du monde, pour détruire le bon goût d'une nation, en enlevant aux naturels les fruits de leurs travaux.

Madame la Baronne de Crakikdorff fit moins d'attention à la beauté de l'écriture de Xanxung, qu'à la ſingularité de ſon ortographe. Où as-tu pris, lui dit-elle, cette ridicule façon d'écrire? Dans ma tête, répondit ingénuement Xangxung: le Magiſter m'a accoutumé à prononcer tout autrement qu'il ne me fait écrire; il dit pour toute raiſon que c'eſt l'uſage, & moi j'ai cru qu'il radotait, parce que le but de l'écriture eſt de ſe rendre intelligible. Effectivement, reprit Madame la Baronne, ton ſyſtême eſt excellent; il eſt ſingulier qu'il n'ait pas encore été propoſé. Au ſurplus, ce n'eſt-là qu'un des petits défauts de l'antiquité; ſi tu pénetres jamais les autres ſciences, tu rencontreras bien d'autres abſurdités. Mais que faire? Le reſpect que les hommes ont pour les anciens eſt tellement

superstitieux que personne n'ose secouer les préjugés. Oh, que je les renverserais bien moi, dit Xangxung avec chaleur, si j'étais assez habile pour faire un livre !

Madame la Baronne ne put s'empêcher de rire du naïf entêtement de son filleul ; elle conçut les idées les plus flatteuses de ce goût pour la dispute, qu'elle regardait comme le comble du mérite, & présagea que le petit Xangxung devait être un jour le plus grand systématique du siècle, & l'oracle de la Littérature. Après lui avoir fait un cadeau, elle assembla tous les beaux esprits qui composaient sa Cour. Elle leur exposa l'affaire avec beauconp d'éloquence. La proposition fut trouvée philosophique & hardie ; & après une longue dissertation, il fut conclu que pour l'honneur du bon goût, & pour punir l'antiquité, on devait prendre les soins les plus scrupuleux de l'éducation d'un génie qui montrait d'aussi grandes dispositions à être un jour son plus dangereux ennemi.

Dès ce moment, Madame la Baronne voulut prendre soin elle-même de l'éducation de son filleul. Elle le prit chez elle, & le mit sous la direction d'un précepteur, qu'elle choisit ellemême dans le grand nombre de ses adorateurs.

C'était un jeune Abbé Poupin, ignorant & pédant, comme ils le ſont pour la plupart. Mr. l'Abbé tout en careſſant ſon rabat, enſeignait la *Latino-Graeco-Topo-Geo-Hydro-Phyſico-Coſmo-Aſtro-Hiſtoricologie.* Il deſcendait enſuite à l'appartement de Madame la Baronne, lui diſait des fadeurs, faiſait ſa partie, trichait, gagnait, ſoupait amplement, & s'en retournait yvre.

Cependant à force d'entendre parler Latin, Grec, Phyſique, Aſtrologie, Mécanique, Politique, &c. le futur ſavant commençait à perdre le ſens commun; il était devenu un petit Philoſophe, du moins il en avait les dehors; il était impérieux, fier, orgueilleux, ſolitaire; il mépriſait ſes camarades, & dédaignait les jeux de ſon âge. La mort inopinée de Madame la Baronne ſuſpendit ſes grands exercices: il fut obligé de retourner à la maiſon paternelle. Son pere l'aimait trop tendrement, & était trop ambitieux pour ne pas ſacrifier le plaiſir de le garder près de lui à ſon avancement, & à l'idée qu'il avait conçu de le voir figurer un jour noblement; il l'envoya donc à l'Univerſité de Nuremberg, où il reprit le cours de ſes études avec ſuccès.

Pendant ce tems les idées de Xangxung ſe

rectifiérent ; son pere n'épargnait rien pour l'encourager : à chaque vacance il le faisait venir chez lui, & lui procurait tous les amusemens qu'il paraissait désirer. Dans le courant de l'année il lui rendait lui-même de fréquentes visites, & ne le quittait jamais, qu'après l'avoir comblé de bienfaits.

A mesure que Xangxung étendait ses connaissances, il perdait insensiblement une partie de cette tendresse & de ce respect filial qu'il avait toujours conservé. Il commença à regarder Roch-Remi comme un simple Marchand dont il rougissait d'être le fils ; & peu après il parvint à ne plus l'envisager, que comme Icare envisageait son pere, après en avoir reçu les aîles qui devaient élever son vol, & qui ne servirent qu'à précipiter sa chûte.

Xangxung à l'âge de vingt-ans, fut ce qu'on appelle un homme de Lettres achevé. Il n'était pas seulement un maitre, mais un critique dangereux du langage Classique. Il commentait les beautés de tous les Auteurs Français, Grecs & Latins ; il jugeait despotiquement des coutumes & des mœurs des anciens. Du premier coup d'œil il appercevait dans un tableau la plus légère erreur contre le Costume Romain.

Il n'était pas moins familier avec les Grands de l'antiquité ; il siégeait souvent aux Synodes, & là, au milieu de tous les Dieux du Paganisme, il dominait dans l'Olympe, & croyait voir les Divinités se prosterner devant lui par la connaissance qu'il avait de leurs fredaines & de leurs sottises ; il avait tracé le système de la nature : Aristote, Pythagore, Epicure, Gassendi, Descartes, Hobbes même, tous fuyaient devant lui. En un mot consommé dans l'art des Sophismes & de tous les subterfuges de la Logique, il aurait indifféremment disputé le pour & le contre, sans perdre un pouce de terrein.

Ainsi hérissé de Grec & de Latin, notre homme croyait avoir atteint le plus haut degré de perfection ; il lui semblait tenir dans chaque main l'honneur & la fortune. Il regardait les dignités de Chancellier & de Primat, comme des choses qui devaient naturellement se trouver sur son passage. Son ambition allait plus loin, ses vues étaient bien plus élevées, lorsqu'il reçut la lettre suivante.

„ *Je me suis informé, mon fils, de votre caractère & de votre conduite. Je vois à regret*
„ *que l'un & l'autre sont trop mauvais, pour*
„ *espérer de vous corriger ; vous avez su vous*

„ enlever ma tendresse; pour me dédommager,
„ je vous ôte ma fortune. J'ai épousé une femme
„ que j'aime, & qui me rendra heureux; soyez-
„ le sans moi, & ne cherchez jamais à me revoir.

La lecture de cette lettre jetta Xangxung dans un état de stupidité & d'étonnement difficile à décrire; il ne pouvait en croire le témoignage de ses sens. Il fut d'abord furieux, puis chagrin, ensuite plus fier & plus arrogant: son ame était déchirée par mille passions, qui toutes le conduisaient au plus affreux désespoir. Il fit cent réflexions, sans prendre aucun parti; enfin il se décida à répondre à son pere à peu-près en ces termes.

Monsieur,

„ Si vous n'aviez pas désiré trouver des dé-
„ fauts dans une conduite qui est irréprochable,
„ vous n'auriez pas écouté la calomnie sans
„ prendre ma défense, ou au moins vous ne
„ m'auriez pas condamné sans m'entendre. En
„ me privant de votre fortune, vous ne m'avez
„ ôté que ce que je méprisais. Je ne vous ver-
„ rai plus, puisque vous me l'ordonnez; &
„ quand bien même il serait possible, que mal-
„ gré mes talens, je me trouvasse un jour ré-
„ duit à l'indigence, vous seriez le dernier des

„ humains à qui je voudrais avoir recours; mais „ si jamais un revers que je ne vous souhaite „ pas, vous rendait malheureux; & que sem„ blable au fils du Forgeron, sous le règne „ d'Henri VIII, je fusse auprès du trône dans „ les dignités & les honneurs, vous me trou„ veriez toujours prêt à vous prouver que je „ suis digne d'être votre fils.

Il ne doutait pas que cette lettre ne causât des remords à son pere, il en attendit quelques jours l'effet; mais voyant qu'il n'y avait point de remede, il cessa d'y penser, & ne s'occupa plus que du grand projet de prendre son essor dans le monde.

CHAPITRE II.

Comment Xangxung après avoir fait de grands projets, se trouva fort embarrassé sur le choix d'un état.

XAngxung avait souvent entendu parler de Londres, comme d'une ville où la liberté faisait fleurir les sciences. Il se détermina d'y aller, sûr que ses talens lui feraient faire rapi-

dement une fortune brillante. Il vendit ſes bijoux, ſes livres & ſes meubles; il tira du tout environ quatre cent livres, & ſe mit en route.

Pendant le voyage, il formait des projets de grandeur. Il rêvait à l'emploi des richeſſes prodigieuſes qu'il allait acquérir, & ſe perſuadait qu'avant deux ans il ſerait le maître de toute la Franconie. Que ſera-ce, diſait-il en lui-même, quand mon père verra mon nom vanté dans tous les Journaux & dans toutes les Gazettes? quand il entendra dire chaque jour, qu'une nouvelle dignité aura couronné mon mérite? C'eſt alors qu'il ſe reprochera ſa cruauté, & qu'il regrettera ma perte; mais il ne ſera plus tems; ce ne ſerait qu'un ſordide intérêt qui le rappellerait?

C'eſt ainſi que Xangxung s'enivrait d'avance de la vapeur de l'encens qu'il prévoyait devoir brûler ſur ſes autels, lorſqu'il arriva à Londres. Comme il était ſans connaiſſances dans cette grande ville, il penſa bien qu'un tréſor caché ne pouvait être d'aucun prix; en conſéquence pour ſe répandre, il ſe rendit exactement au caffé de Markam: c'était celui où l'on rencontrait le plus de gens de Lettres, de petits maîtres & de politiques. Le Franconien

n'atten-

n'attendait qu'un instant favorable pour déployer son génie, il ne tarda pas à s'offrir.

Un jour entre autres qu'il trouva matière à raisonner sur quelques points de l'histoire ancienne, il remarqua qu'on l'examinait avec une certaine surprise mêlée d'admiration. Un vieux Général sur-tout qui l'avait écouté fort attentivement, s'approcha de lui, & lui dit d'un air obligeant, qu'il serait charmé de s'entretenir particuliérement avec lui. Xangxung le suivit: Mr., lui dit Milord Goodwik, vous êtes jeune & d'une figure aimable, vous paraissez avoir de l'esprit, mais peu de connaissances dans cette ville, & peut-être besoin d'un ami. Je jouis d'une fortune médiocre; dans ce pays-ci, comme partout ailleurs, on récompense mal nos services; mais j'ai du crédit & suis de bon conseil: j'ai conçu de l'estime & de l'amitié pour vous; si vous voulez lier avec moi, vous le pouvez avec confiance.

L'air naïf avec lequel s'exprimait le vieux Milord, pénétra Xangxung; il lui confia ingénuement ses petites affaires, & lui avoua que dans sa position actuelle il désirait trouver une place lucrative, & qui le mit à portée de produire ses talens. Quel genre de place voulez-

vous, dit Goodwick? Je me flatte, dit Xangxung, toute finesse à part, que je suis propre à tout. Tant mieux, reprit le vieillard, vous pouvez compter sur moi.

En effet, le lendemain l'ami Goodwik vint au caffé; & abordant Xangxung d'un air satisfait, je vous ai trouvé, dit-il, deux places avantageuses: mon Banquier a besoin de quelqu'un qui sçache bien écrire & soit versé dans l'Arithmétique: un Négociant avec qui je suis intimément lié, promet un sort honnête à un jeune homme au fait de la méthode Italienne de tenir des livres, parce que son commerce étant fort étendu, il a besoin d'opérations claires & précises. Choisissez.

Xangxung, qui ne croyait pas qu'il existât d'autres espèces de livres que ceux qu'il avait lus, fut fort étonné. Peut-être, dit-il, ces articles sont-ils les seuls dont je n'ai pas de connaissance (Méchanique s'entend). Eh bien, mon enfant, reprit Goodwik, ne nous décourageons pas; je chercherai ailleurs.

Quelques jours après, il fit dire à Xangxung de passer chez lui; Xangxung y vola, le cœur rempli de nouvelles espérances. Mon cher ami, s'écria le vieux Goodwik, j'ai trois places à

vous proposer, peut-être ai-je trouvé ce qu'il vous faut. 1°. Notre compagnie des Indes se propose de faire un établissement sur la côte de Coromandel ; elle cherche des jeunes gens avancés dans la science de la Géométrie, sur-tout en ce qui concerne la partie des fortifications. 2°. Un Colonel de mes amis est sur le point de partir pour le service étranger ; il m'a prié de lui trouver un sujet habile dans le génie & l'artillerie. 3°. Enfin le pere d'un jeune Lord, qui vient d'être fait Capitaine de vaisseau, désirerait avoir un jeune homme bien né & versé dans la Littérature, sur-tout en ce qui regarde la navigation, le compas & les opérations de mer, pour le placer auprès de son fils pour lui tenir compagnie.

Ma foi, répondit Xangxung aussi stupéfait que la premiere fois, depuis mon enfance je n'ai cessé d'étudier. Si mes maitres ne m'ont point flatté, mon génie était vaste, on m'a toujours assuré que j'étais prodigieusement savant. Effectivement, je sais tout ce que l'on peut savoir; le monde ancien, le moderne & tout ce qui tient à l'érudition : cependant je suis forcé de vous avouer que je n'ai pas même d'idée des sciences dont vous venez de me parler,

& que c'est aujourd'hui la première fois que je les entends nommer. Eh bien mon ami, dit Goodwik, je verrai si dans ce genre je puis faire quelque chose pour vous: revenez demain.

Xangxung se retira assez mortifié de son ignorance; le lendemain, dès le matin, il courut au rendez-vous. Je crois avoir enfin trouvé votre affaire, lui dit le vieillard; l'Evêque de S. Alps.... a perdu son grand Vicaire, il m'a chargé de lui trouver pour le remplacer quelqu'un instruit des langues, & sur-tout des Loix Civiles & Canoniques. D'un autre côté, un de mes intimes amis vient d'acheter une place d'Intendant Général, il m'a promis de se charger de vous, pourvu que vous ayez une idée d'Architecture, & que vous sçachiez proprement tracer un plan. Enfin je viens d'apprendre que le Commissaire de *l'excise* avait une place à donner; je puis également la demander pour vous, si vous connaissez le Jaugeage.

Hélas! répondit tristement Xangxung, toutes ces matieres sont hors de ma portée. Eh bien, reprit Goodwik, voulez-vous que je vous fasse entrer dans les Ordres? Savez-vous un peu de Théologie? Oh! oui, s'écria l'homme au Latin, c'est-là mon fort. Je connais à fond tous

les Dieux & tous les différens cultes des nations depuis le Déluge. Cela n'eſt pas ſuffiſant, dit le vieillard, êtes-vous auſſi inſtruit des dogmes épineux du Chriſtianiſme ? Entendez-vous bien le ſens emblématique de l'Ancien & du Nouveau Teſtament ? J'ai ſouvent, dit Xang-xung, parcouru la Bible avec plaiſir, j'y ai trouvé des paſſages fort intéreſſans.

Mon pauvre enfant, reprit le vieux Lord en ſecouant la tête, vous avez eu une bien mauvaiſe éducation, vous ne ſavez rien de ce qui peut vous être utile, vous n'avez appris que des choſes purement ſpéculatives & métaphiſiques. Je vous plains, ſi vous n'êtes pas riche & en état de vous paſſer de tout ; je vous plaindrais moins, ſi vous n'aviez appris qu'à faire des épingles, des boutons & mille autres choſes ſemblables, qui font ſubſiſter des millions d'hommes. Croyez-moi, mon ami, la richeſſe de cet univers ne conſiſte pas dans la quantité d'eſpèces numéraires, ou de diamans qu'il renferme ; c'eſt dans l'induſtrie agiſſante ſur des objets utiles & avantageux. Fixez-vous à quelque métier, apprenez le commerce ou quelque autre partie qui puiſſe vous procurer une honnête ſubſiſtance, & vous rendre un digne mem-

bre de la Chambre des Communes. Je vous ai déja dit que je ne suis pas riche ; quand je le serais, ce ne sont pas toujours ceux qui nous offrent de l'argent, qui sont nos meilleurs amis. Je ne puis vous être utile que par mes conseils : cependant déterminez-vous ; & lorsque vous serez décidé, venez me trouver, je ne vous abandonnerai jamais.

Xangxung se retira fort étonné de ce qu'il venait d'entendre. Ces vapeurs dorées de grandeur & d'ambition, qui semblables à l'azur du firmament dans un beau jour de printems, avaient réjoui ses idées, disparurent ; une nuit de ténebres y succéda, & son ame enveloppée dans le désespoir, n'appercevait qu'un avenir affreux. Déja le tiers de ses fonds était dissipé ; son imagination lui représentait le reste comme évanoui. Il se voyait seul dans l'univers, n'ayant pour perspective qu'une cruelle misere, sans aucune ressource pour s'y soustraire. Hélas, s'écriait-il de tems en tems ! pourquoi voulait-on que je fusse Gentilhomme ? Si j'étais le fils d'un savetier ou d'un porte-faix, je ne serais pas aujourd'hui réduit à la mendicité..... Qu'on est à plaindre, lorsqu'on a une mareine bel-esprit, & un pere ambitieux !

C'était ainsi que Xangxung commençait à devenir vrâiment Philosophe, sans le savoir.

CHAPITRE III.

Ce qui arriva à Xangxung, à l'occasion d'une jolie femme; comment il devint amoureux d'icelle & l'épousa.

XANGXUNG employa quelques jours à passer en revue les innombrables occupations qui tiennent en action tant de mains dans cette Capitale. Un soir qu'il revenait chez lui plus tard qu'à l'ordinaire, il rencontra dans la rue une femme, qui paraissait beaucoup craindre d'un homme à manteau, qui la poursuivait; tantôt elle doublait le pas, tantôt elle s'arrêtait subitement, en le priant de la laisser tranquille; mais l'homme toujours plus pressant, s'obstinait à la tourmenter.

Le Docteur fut curieux de voir ce que cela deviendrait; il suivit jusques dans une petite rue fort obscure, alors l'homme devenu plus hardi, se saisit vivement de la jeune personne, & l'entraina dans une allée. Elle se mit à crier au secours: Xangxung se précipita dans l'allée,

& mettant l'épée à la main ; lâche, s'écria-t-il, fuis, ou je te tue. L'homme à manteau noir ne vit pas plutôt briller le fer, que tirant un pistolet de sa poche, il lâcha le coup au hazard, & s'enfuit.

Xangxung se sentit frapper violemment à l'épaule, mais il y fit peu d'attention ; il ne songeait qu'à secourir la jeune personne, qui était tombée dans ses bras sans connaissance. Il lui fit respirer quelques gouttes d'eau des Carmes ; elle revint, & il la conduisit chez elle toute tremblante. Hélas, Monsieur, lui dit-elle d'une voix égarée ! je vous dois la vie & l'honneur, comment pourrai-je m'acquiter de ce bienfait ? Comme elle lui disait ces mots, elle aperçut du sang sur son habit ; elle jetta un cri & tomba encore évanouïe. Sa servante *Jenny* accourut, elle vit la même chose, un homme ensanglanté ; elle cria aussi, & tomba à côté de sa maitresse.

Le Franconien fort embarassé, eut encore recours à son eau des Carmes. Ne craignez rien, disait-il, le danger est passé... Tout en parlant ainsi, il s'apperçut aussi qu'il perdait son sang, & il s'évanouit lui-même. La Dame

revint la premiere ; elle le déshabilla & le mit au lit.

Jenny courut chercher un habile Chirurgien, qui voyant clairement la chose, décida au poulx que le malade avait reçu un coup de feu à la rotule du bras droit, que le perioste en était même un peu endommagé, & qu'il fallait aggrandir la playe pour retirer la balle, qui s'était applatie.

On procéda à l'opération ; Xangxung toujours évanoui ne la sentit presque pas. On le croyait mort, cependant après que l'on eut mis le premier appareil, il reprit un peu l'usage de ses sens. Il jetta un coup d'œil dans l'appartement, il crut rêver & se rendormit. Au bout de deux jours, il se réveilla subitement, comme un homme qui sort d'un long & pénible rêve. Où suis-je, s'écria-t-il ? quelle main bienfaisante !... Alors il se rapella son avanture. Son imagination tantôt flotait entre la crainte d'une prochaine dissolution & l'espoir d'une prochaine guérison ; tantôt se peignant tous les fâcheux événemens attachés à l'humanité, la barbarie de son pere & les prédictions de Goodwik, il désirait la mort. Dans ce moment, la maitresse de la maison entra, elle poussa un

cri de joye & se précipita sur son lit. Elle lui raconta ensuite ce qui s'était passé, comment on lui avait fait une large ouverture pour retirer la balle, & comment depuis deux jours il n'avait pas donné un signe de vie. Xangxung ne pouvait trouver d'expressions assez fortes pour lui marquer sa reconnaissance; il lui serrait tendrement la main, qu'il arrosait de ses larmes, & il éprouvait un frémissement qu'il ne pouvait définir. Hélas, disait-il! Madame, je vous ai causé bien du tourment; n'en parlons plus, disait la Dame, guérissez-vous.

Pendant quelques jours que Xangxung continua à garder le lit, *Arabella* (c'est le nom de la Dame) passait constamment les journées auprès de lui. Elle lui faisait des contes pour l'amuser; un jour que Xangxung lui avait appris ses avantures, elle lui confia qu'elle était la nièce d'un vieux Seigneur., qui en mourant lui avait légué ses livres & ses tableaux, dont elle avait tiré environ 600 livres sterling, qu'avec cette somme elle avait entrepris un petit commerce de modes, qui lui réussissait assez bien. Xangxung, qui se voyait sans parens, sans amis, sans ressource, éprouvait intérieurement un vuide, qu'il aurait désiré rem-

plir. Il jetta ses vues sur Arabella ; elle devint en un instant son univers ; il ne vit plus qu'elle au monde, & sentit naître le désir d'unir son sort au sien.

Lorsqu'il fut parfaitement guéri, il pria Arabella de lui dire combien il lui devait, tant pour ses soins, que pour frais de Médecin, Chirurgien, drogues, &c. Arabella le fixa tendrement, & laissant échapper un soupir ; Xangxung, lui dit-elle, je vous crois trop généreux pour vouloir me reprocher ce que vous avez fait pour moi. Vous m'avez sauvé la vie ; c'est moi qui vous suis redevable, ma fortune & mon industrie ne me produiront jamais de quoi m'acquiter. Xangxung ne répondit rien, mais il sentit en quelque façon la mortification d'un homme qu'on offense, & qui dans son mal-aise désire se venger.

Deux jours après, tandis qu'Arabella était sortie pour porter en ville quelques ajustemens, il parut à la boutique un officier de Justice, qui aportait un exploit pour une somme de 100 livres sterling, due à un nommé Hardgrawe, Négociant. Xangxung charmé de trouver cette occasion de se venger, tira sa bourse, paya la somme & les frais, & défendit à

Jenny d'en parler. Arabella ne tarda pas à rentrer ; on se mit à table : pendant le diner, un commissionnaire aporta un billet cacheté, & sortit sans attendre la réponse ; c'était une lettre du sieur Hardgrawe, conçue en ces termes.

„ *Une affaire de la derniere importance m'a*
„ *forcé d'envoyer saisir chez vous, en votre*
„ *absence : je suis charmé que votre argent se*
„ *soit trouvé prêt. Je vous prie de ne pas m'en*
„ *vouloir, & d'être persuadée qu'il n'y a qu'u-*
„ *ne extrême nécessité qui m'ait pu faire perdre*
„ *de vue le respect, que j'aurai toujours pour*
„ *vous.*

Que signifie ceci, dit Arabella, qui pénétrait aisément le mystere ? Je vois bien, Monsieur, que c'est vous qui avez payé.... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, poursuivit-elle en souriant, je saurai me venger aussi à mon tour. Vous ne sortirez pas d'ici, que je ne vous l'ordonne. Remettez votre logement ; je veux vous punir, en vous forçant de vivre avec moi. Xangxung ne démêlait pas encore trop bien la raison du plaisir avec lequel il accepta cette généreuse invitation ; mais sans autre formalité

il fut retirer ses effets, & vint s'établir chez sa maitresse.

Il y vécut quelques mois, dans une félicité parfaite; ils passaient ensemble tous les momens que leurs affaires particulieres ne remplissaient pas. Le Docteur les égayait par de petites histoires amusantes, dans lesquelles il mêlait de fort jolies disgressions sur le sentiment; ce qui les rendait encore plus intéressantes.

Cependant sa passion augmentait de jour en jour; & Arabella devenue sensible, commençait à accuser intérieurement son amant de trop de timidité. Elle eut recours à l'art pour le faire parler clairement. Elle feignit un jour de rentrer chez elle avec un air triste. Qu'avez-vous, chere Arabella, lui dit Xangxung avec ce tendre empressement qu'il témoignait pour tout ce qui l'intéressait. Confiez-moi vos peines; donnez-moi la double satisfaction de les partager & de les soulager.

Je ne sçai si j'ai bien fait, dit-elle, les larmes aux yeux; mais mes intentions étaient pures. Sachez donc que j'ai été voir votre pere. Mon pere, s'écria Xangxung! en ai-je encore un? hélas! fasse le ciel qu'il mérite que je lui

donne ce nom! Oui, mon cher ami, reprit Arabella, votre pere vit; il demeure dans cette ville, où il fait une figure considérable. Je lui ai conté vos malheurs, je lui ai vanté vos vertus, j'ai voulu le fléchir; il m'a honteusement chassée, en jurant qu'il ne vous reverrait jamais. Ne vous chagrinez pas, dit Xangxung, en s'efforçant de cacher ses pleurs; la fortune de mon pere est ce qui me touche le moins; j'ai des talens assez pour pousser la mienne au plus haut degré; & pourvu que vous daigniez me secourir dans mes entreprises, je n'aurai jamais besoin de lui.

Que ne m'est-il possible, dit Arabella! mais hélas! mon fatal devoir s'oppose à ce que vous restiez ici plus long-tems: il faut nous séparer; ce cruel moment sera peut-être le dernier de ma vie. Moi vous quitter, s'écria Xangxung! oui, reprit Arabella, il le faut; notre liaison n'a déja été que trop remarquée, & je dois à moi-même, à mon honneur.... Ah! dit Xangxung, que deviendrai-je, si nos destins sont désunis? Légitimons les nœuds qui nous lient, soyons époux.... Arabella ne répondit rien, mais elle soupira & lui serra la main. Ce signe flatteur fut pour Xangxung une preuve de son

triomphe : il la pressa de confirmer son bonheur ; il obtint l'aveu qu'il désirait, & bientôt le mariage fut conclu.

CHAPITRE IV.

Comme quoi Xangxung devint un fameux Auteur, & crut qu'il allait devenir riche.

AUSSI-TÔT que Xangxung fut marié, il ne songea plus qu'à se procurer de l'occupation. Il fut pour visiter son ami Goodwik, mais il apprit qu'il était à la campagne ; en revenant, il entra chez un Libraire-Imprimeur ; après quelques propos ordinaires, il lui demanda si dans le genre de ses occupations, il ne pourrait pas trouver à employer quelqu'un fort bien né, & fort instruit en fait de Littérature.

Tous ces gens-là, dit Wellot, sont de mauvaise marchandise ; les boutiques en regorgent. Je donnerais de bon cœur vingt *jacobus* par tête à quiconque voudrait me débarrasser d'une demi douzaine de ces animaux-là, qui me pésent horriblement : ce n'est pas qu'ils ne soient de fort honnêtes gens ; mais ils sont si gueux.... j'en connais un dont l'éducation a coûté plus

d'argent, qu'il n'en faudrait pour soutenir décemment une famille jusqu'à la fin du monde; un autre qui travaille comme un cheval de fiacre du matin au soir, à un prix pour lequel je me reprocherais d'employer un misérable décroteur, seulement pendant trois heures. Je m'en sers par fois pour corriger des épreuves, plier ou brocher des feuilles; mais ils ont tous des figures si décharnées & si hideuses, que j'aimerais autant envisager la mort. Je vous avoue qu'il faut une longue habitude pour n'être pas effarouché à l'aspect de ces spectres.

Tandis que le Libraire s'exhalait ainsi en bons mots, aux dépens de MM. les Auteurs, Xangxung fit bien serment en lui-même de n'avoir de sa vie affaire à Imprimeur: cependant, comme il craignait que Wellot ne le soupçonnâ d'être partie intéressée dans la proposition, il affecta de prendre un air aisé; & s'approchant de quelques femmes qui pliaient des feuilles, il demanda s'il y avait quelque chose d'amusant & de nouveau. C'est, dit Wellot, l'ouvrage le mieux raisonné d'un de nos plus éminens écrivains patriotiques: je lui donne au moins cinq guinées par semaines, & j'en donnerais cent à quelqu'un qui écrirait avec plus d'esprit

d'esprit & de feu ; car les bons écrits sont comme les diamans, on les prise suivant leurs karats.

Xangxung prit une de ces feuilles ; & après avoir payé deux sols, il s'assit pour la lire. Elle contenait différentes remontrances assez libres contre le Roi & les Ministres, pour se réunir avec la France dans une guerre contre la Hollande, quoique les intérêts de l'Angleterre, soit civils, soit canoniques, y parussent lézés. Le tout était assaisonné de quelques réflexions outrées sur la liberté de l'homme en général, & sur-tout des Anglais en particulier ; mais il y avait plus de jugement que d'esprit dans la diction. Que donneriez-vous, dit Xangxung, à quelqu'un qui sans prévention, pourrait se flatter d'être supérieur à votre très-éminent écrivain patriotique sur la même matiere ? Mille remercîemens, dit le Libraire, & le double de profit. Suffit, dit Xangxung, dans peu vous aurez de mes nouvelles.

En s'en retournant, il passa dans une autre boutique, où l'on vendait tous les papiers publics. Il fit une collection de ceux qui traitaient de politique, les acheta & courut se mettre à l'ouvrage ; il travaillait avec tant d'ar-



deur, qu'il semblait se reprocher jusqu'aux momens que sa tendre épouse lui enlevait. En moins de huit jours son premier essai fut fini. Il l'intitula le Moniteur hebdomadaire, & se hâta de le porter à Wellot.

Voici, dit-il, Monsieur, le premier essai de mon ami. Sans doute, répondit Wellot, que votre ami n'ignore pas l'indemnité que nous exigeons pour la premiere impression d'un jeune Auteur: au surplus voyons. A ces mots, il se mit à lire. Ah ah! dit-il, après avoir parcouru une douzaine de lignes, votre ami le prend bien haut; bon, bien soutenu, très-bien: oh oh! voilà qui est pris des anciens, car nous n'avons point de modernes qui écrivent ainsi... Eh bien, Monsieur, ne vous inquiétez plus, j'imprimerai ce premier papier à mes frais; on peut travailler au second: venez me revoir dans huit jours, je me flate que j'aurai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

Que l'espérance est diligente! Xangxung oublia le passé, le présent, l'avenir, pour se livrer tout entier à son bonheur. Il commença son second papier, avec un nouveau génie & une double application: ses idées étaient plus étendues, ses esprits plus sublimes. Sa plume

distillait le miel persuasif de Ciceron, & faisait gronder les foudres de Démosthenes. Enfin il épuisa tous les lieux communs de la liberté, du Gouvernement Populaire, du Gouvernement Républicain, &c.

Ce second essai fini, il vola chez Wellot, qui lui présenta vingt guinées; c'est, dit-il, plus qu'il ne vous appartient; mais j'aime à encourager, & je suis sûr qu'avec le tems vous n'y perdrez pas, ni moi non plus. Je vends cette feuille deux sols, je mets environ moitié pour l'impression, papier & autres menus frais, un tiers pour mes soins, & le surplus dans les fortes marées, reflue vers l'écrivain. La vente de votre premiere feuille a été rapide, je la regarde comme un objet de 15000 L. sterling par an: ainsi ne rougissez pas, Monsieur, de convenir que vous en êtes l'Auteur. Au surplus, croyez-moi, ne vous énervez pas; & soyez certain que, quand vous n'employeriez désormais que la moitié de cet esprit prophétique avec lequel vous avez débuté, je n'en serai pas moins toujours disposé à vous obliger.

Le Docteur s'en retourna chez lui, comme dans un char de triomphe. C'était la premiere fois qu'il avait été mis à prix; la fortune de

tous les hommes devenait une chimere à ses yeux. Oh! combien sont doux, s'écria-t-il dans son ravissement, combien sont délicieux les fruits de notre génie; semblable à l'ingénieuse & indépendante araignée; l'honneur & le succès couronnent mes travaux, tandis que je file ma fortune de mes propres entrailles. Oh! ma mareine, que vous aviez raison de dire que je serais un jour un homme divin! Il courut aussi-tôt apprendre à sa femme ses heureux succès; il la pria d'être sa trésoriere, & lui remit les vingt guinées qu'il venait de recevoir. Il reprit aussi-tôt sa troisieme feuille. Wellot lui donna vingt autres guinées, en ajoutant qu'il se reconnaissait son débiteur; il les apporta de même à sa chere Arabella: nos deux époux calculerent ensemble combien vingt guinées par semaine produiraient par an; le résultat était bien au-delà de leurs besoins, & l'heureux couple crut avoir fixé la fortune.

CHAPITRE V.

Xangxung est mis en prison, comme séditieux & factionnaire ; il en sort ruiné.

CEPENDANT le vieux Goodwik était de retour ; Xangxung le visitait assiduement. Un jour il fit tomber adroitement la conversation sur le murmure du peuple contre le Gouvernement. Ce lui fut un prétexte pour s'en attribuer le mérite & parler de ses feuilles.

Je les ai lues, répondit froidement le vieux militaire ; je suis fâché que vous en soyez l'Auteur : ce n'est pas que j'en désaprouve les principes, ni que les effets n'en puissent être bons, mais je crains que votre zèle ne vous ait porté trop loin ; vous auriez dû sur-tout éviter de compromettre le Maître dans les reproches que vous faites aux Ministres, parce que c'est le seul endroit par lequel ils puissent vous attaquer. C'est un prétexte, à l'ombre duquel ils vous poursuivront, en se mettant derriere leur Maître. D'ailleurs le caractère d'un Souverain est sacré, & l'on ne doit en parler qu'avec le plus grand respect ; sur-tout quand les vertus

de l'homme ſont par elles mêmes dignes d'admiration.

Xangyung fut un peu déconcerté ; il ne pouvait concevoir comment un homme qui avait injuſtement perdu la faveur de ſon Maitre, pouvait ainſi ſupporter ſes diſgraces, & même prendre ſon parti. Je penſais, dit-il, qu'on ne pouvait m'accuſer d'avoir manqué de reſpect à un homme que j'ai cherché à louer, & que j'ai même loué dans toutes les occaſions, où j'en ai trouvé le ſujet : aucune de mes ſorties n'a été perſonnellement contre lui, mais à travers lui ſur ceux qui ont la baſſeſſe d'abuſer de ſa bonté & de ſa confiance. Je défie qu'on puiſſe interprêter autrement mes écrits. Je le ſouhaite, reprit le ſage ; mais mon ami, lorſque la louange parait donner avec ironie, c'eſt l'inſulte la plus amere ; & dans ce cas-ci, l'éloge que vous faites de la bonté du Roi eſt aux dépens de ſon eſprit. Quoiqu'il en ſoit, comme je ſuis perſuadé que vous n'avez pas péché par l'intention, je me ferai un devoir de vous défendre en toute occaſion.

Cette ſérieuſe morale commençait à ennuyer le Docteur. Il ſe retira & fut incontinent dans un caffé, où donnant l'eſſor à ſon imagination,

Il avalait à longs traits la fumée de l'encens de la multitude qui l'environnait, & l'écoutait comme un oracle.

Tandis que notre faiseur de feuilles s'étourdissait ainsi sur son bonheur actuel, sa tendre épouse ne cessait de l'admirer & de lui prodiguer ses caresses. Son amour était devenu une passion d'une espèce singuliere; c'était en quelque façon une absence, une sorte de mort pour tous les autres objets; cependant ses plaisirs étaient toujours mêlés de quelques peines qu'elle ne pouvait définir. En un mot, elle éprouvait, sans savoir pourquoi, cette attention toujours inquiete, ce sentiment avaricieux, qui empoisonne la jouissance par l'idée terrible de la privation.

Déja le petit trésor montait à deux cent guinées, & Xangxung n'avait encore livré que six feuilles: il sortait un jour pour porter la septieme, lorsqu'il fut abordé par un grand homme habillé de bleu, qui lui demanda poliment s'il ne se nommait pas Xangxung. C'est mon nom, dit le Docteur: tant mieux, répondit l'autre, en faisant signe à une douzaine de braves, qui étaient à sa suite. Xangxung fut aussitôt saisi: en vain voulut-il reclamer les Loix,

& protester de la violence avec laquelle on le traitait; on se moqua de lui, on lui lia les pieds & les mains, & on le conduisit à Newgate (*).

Xangxung surpris, ne démêlait pas quelles pouvaient être les raisons de cet enlévement; cependant, comme il n'était pas craintif, & que d'ailleurs il n'avait aucun reproche à se faire, il regardait cette avanture comme une bagatelle, & ne tremblait que des inquiétudes qu'elle allait causer à sa chere Arabella. Chemin faisant, il demanda à ses conducteurs de quel crime il était accusé; on lui dit que Wellot l'avait dénoncé comme perturbateur du repos public, & Auteur d'une feuille licencieuse intitulée le *Moniteur hebdomadaire*. N'est-ce que cela, dit Xangxung? il ne me sera pas difficile de me justifier.

Il présenta quelques guinées au Geolier, en le priant de lui donner un appartement honnête, & de lui faire venir un Avocat. En attendant, il commença par rassembler ses six

(*) *Maison de force, où l'on met les prisonniers d'Etat.*

premieres feuilles qu'il avait par hazard ſur lui, & ſe mit à les examiner.

L'Avocat arriva; Monſieur, lui dit le Docteur, je viens d'être arrêté pour avoir composé ces feuilles; je vous prie de les examiner & de m'en dire votre avis. L'homme de loi, après avoir lu attentivement, s'exprima ainſi: Monſieur, vous êtes étonnamment ſavant, mais il appert que vous êtes plus familiariſé avec les Républiques de Gréce, qu'avec la nature & la conſtitution de notre Gouvernement; c'eſt de là que vos adverſaires ſont partis pour vous rendre reſponſable de quelques points mal vus, & de quelques fauſſes applications; cependant il n'y a rien dans ces papiers qui puiſſe prolonger votre détention: ſi vous êtes portés à les continuer, il faut vous munir d'une caution & aller en avant: mais, comme il y a tout lieu de croire que la Cour a été ſurpriſe, ou, peut-être qu'elle n'a pris ce parti de rigueur que pour vous intimider & vous dégoûter d'un ouvrage qui l'inquiéte: en ce cas, mon avis eſt que vous ayez recours à quelqu'un de conſidération, qui veuille bien ſolliciter en votre faveur & promettre plus de retenue; alors vous

ſerez élargi ſans difficulté, c'eſt la voye la plus ſage & la moins diſpendieuſe.

Xangxung tranquiliſé par cette déciſion, remercia l'Avocat, & écrivit à ſa femme. Il lui fit un détail exact de ſa ſituation, de façon, cependant, à l'allarmer le moins poſſible. Il la chargea de prier ſon protecteur de vouloir bien lui ſervir de caution pour ſon apparition au Barreau, & finit par lui défendre expreſſément d'en faire davantage, & ſur-tout de le venir voir.

Arabella n'eut pas plutôt reçu cette lettre qu'elle ſe hâta de courir chez le vieux Goodwik, & chez toutes les perſonnes qu'elle connaiſſait; elle pria, ſollicita ſans meſure, emprunta des fonds au plus haut intérêt, engagea, vendit la meilleure partie de ſes effets; elle donna de l'argent à l'un pour faire connaiſſance avec l'autre, à celui-ci pour aborder un troiſieme à qui il en fallut encore pour parler à un quatrieme : enfin de caſcades en caſcades & à force de guinées elle parvint juſqu'au premier commis d'un Miniſtre, qui la trouva ſi jolie qu'il ne put lui refuſer ſa protection.

Cependant le Docteur dans ſa priſon philoſophait à ſon aiſe depuis huit jours ſur la bizarrerie du deſtin, il ſe retraçait ſans-ceſſe & ſes

avantures & les leçons du ſage Goodwik, & l'inſtant où ſa mareine lui avait fait concevoir la ridicule idée de devenir bel eſprit. Tandis qu'il faiſait à ce ſujet de très-ſavantes méditations, il vit entrer Goodwik; la viſite d'un homme dont la probite était ſans tache, ne pouvait être qu'un préjugé favorable pour lui. Il lui apprit que le peuple avait pris feu, que le Gouvernement commençait à le craindre d'autant plus, que ſa cauſe étant devenue la ſienne, il s'obſtinerait à le délivrer, comme un Martyr de la cauſe chérie de la liberté. Il lui conſeilla de laiſſer aller paiſiblement ces choſes, & de ne pas faire la plus légere démarche.

Xangxung entierement raſſuré, s'amuſa dans ſa ſolitude à tourner d'abord ſes Geoliers en ridicule, puis à contrefaire ſes Juges. La façon avec laquelle il les badinait, eut fait croire qu'il ne jouait dans cette affaire qu'un role imaginaire; ſa fermeté, ſon enthouſiaſme, les cris du public, & plus encore les charmes d'Arabella firent effet. Au bout d'un mois il fut libre.

Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en rentrant chez lui, il vit la boutique dégarnie, & la maiſon preſqu'entierement démeublée? Il fit

tout ce qu'il put pour cacher son trouble, & monta directement à l'appartement de sa femme. Elle était au lit, le passage subit du plus affreux désespoir au comble du ravissement, l'avait plongée dans un accablement, qui faisait craindre pour ses jours. Xangxung vola dans ses bras, le conflit de ses sensations le jetta d'abord dans un espèce d'évanouissement; mais bientôt la voix de l'amour lui rendit l'usage de ses sens. Alors sa femme lui raconta ses inquiétudes, ses démarches, & comment elle s'y était prise pour obtenir son élargissement.

Xangxung en apprenant qu'il ne lui restait plus, pour toute fortune, que 100 liv. sterl. ne put se contenir. Cruelle destinée, s'écriait-il! pourquoi m'as-tu fait naître pour le malheur de la plus vertueuse de toutes les femmes? Ne t'afflige pas, mon cher ami, dit Arabella, tout sera réparé, je n'ai rien fait que pour moi, tu n'as rien à te reprocher: j'ai travaillé pour le soulagement de mon propre cœur; je ne pouvais vivre sans toi, & j'ai donc tout fait pour te ravoir.

Cependant Arabella était enceinte, & son état demandait de certains ménagemens. Soit que l'inquiétude qu'elle avait prise, soit que

les mouvemens qu'elle s'était donnés, eussent avancé son terme, elle ne tarda pas à accoucher. Xangxung dans ces cruels momens ne l'abandonna pas, & il affecta de paraitre tranquille sur l'avenir. Lorsqu'elle fut rétablie, il fut question de payer le Médecin, le Chirurgien, &c. Ce fut alors que les réflexions recommencérent de plus belle. La fortune de nos deux époux était réduite à 10 liv. sterlings. Quel événement pour un savant, qui un mois auparavant s'était regardé comme le maitre de l'univers? O Goodwik! Goodvik! disait-il, les larmes aux yeux, que n'ai-je suivi vos conseils! funeste science, cruelle ambition! Vous êtes le fléau de l'humanité.



CHAPITRE VI.

Conversation de Xangxung avec un premier Commis ; il devient un Ecrivain célebre, sous la protection du Gouvernement.

LE Franconien tout entier à ses malheurs, cherchait dans sa tête quelque projet pour les réparer, lorsqu'il entendit le bruit d'un carrosse, qui s'arrêtait à sa porte. Au même instant Jenny vint l'avertir qu'un beau Milord richement vêtu, demandait à lui parler. Xangxung. allarmé de cette visite, entra dans son appartement. Le beau Milord ne tarda pas à paraître, c'était précisément ce gracieux premier Commis du Ministre à qui il devait sa liberté.

Monsieur, dit le Milord, en s'avançant d'un air de protection ; il y a long-temps que je desire vous connaître ; mais je n'ai pas voulu vous interrompre pendant la maladie de votre épouse. Votre Moniteur hebdomadaire est plein de feu & de génie ; il vous a causé une légere disgrace, mais c'est une bagatelle que nous tâcherons de réparer. Comment, une bagatelle ! répondit vivement Xangxung ; pouvez-

vous traiter ainsi la plus noire injustice? paix, reprit le premier Commis, ne criez pas si haut; jamais je n'ai connu d'écrit en faveur de la liberté, ou contre les mesures du Gouvernement, qui n'ait été sujet aux révolutions que vous avez éprouvé. Ce n'est pas que dans le fonds les Ministres ne sachent à quoi s'en tenir, & ne rendent intérieurement justice aux sentimens de l'Auteur; mais dans ce pays-ci, il faut quelquefois sacrifier le sens commun au bien de l'Etat: c'est une politique nécessaire. Si bien donc, dit l'homme aux feuilles, qu'on me sacrifie, pour avoir osé parler raison & reclamer les droits du pays? Non pas cela, dit le premier Commis; mais ce n'est pas là ce qui m'amene. J'ai parlé de vous au Ministre, il a admiré vos talens; & je viens de sa part vous charger de réfuter vos propres écrits.

Qui, moi? reprit Xangxung: non, Milord, je suis entièrement voué au Ministere; mais quel que soit le sort qu'on me destine, je le préférerai à ce que vous me proposez. Il y aurait pour moi trop d'infamie, le public me regarderait comme un apostat, comme un homme capable de prostituer ses travaux: mes

écrits s'en ressentiraient, le mépris & la disgrace seraient leur partage, & ils vous seraient aussi inutiles qu'ils me seraient pernicieux. A la bonne heure, repliqua le premier Commis, je ne vous demande pas une réfutation formelle de ce que vous avez dit, il ne s'agit simplement que de vouloir bien vous engager dans notre querelle & nous prêter les mains, sans passer pour cela les bornes de l'honneur & de la vérité. En ce cas, dit Xangxung, je suis tout à vous, tant que je n'agirai point contre ma réputation & le bien du pays.

Le bien du pays, interrompit le politique, croyez-vous que le systême du Gouvernement y soit contraire? Mais voyons un peu, je vous prie, en quoi vous faites consister cette liberté dont vous vous déclarez si éminemment le protecteur?

Il y a deux sortes de libertés, dit Xangxung; l'une établit le bonheur de l'homme indépendant de toute communauté: l'autre constitue le privilege & le bonheur de l'homme, autant qu'il fait membre d'un Etat ou d'une République quelconque. Indépendant de toute communauté,

munauté, l'homme eſt libre & ſuit naturellement la raiſon & le devoir, ſans avoir égard aux influences particulieres qui ſouvent détruiſent le ſyſtême du raiſonnement. Membre de Communauté, d'Etat ou de République, ſa liberté ſe trouve bornée par tout ce qui tient de l'injure perſonnelle, ou de l'uſurpation de la propriété.

Bien défini, s'écria l'homme d'Etat; j'ai lu bien des volumes ſur cette matiere, & je ne connaiſſais pas encore ce que c'était que la liberté. Oh! Monſieur, le cas eſt différent; la liberté, comme vous me la faites enviſager, eſt réellement ſi oppoſée à la licence dont je vous parlais, qu'elle ne peut manquer d'être accueillie par un bon Gouvernement. Je vous prie donc de faire promptement un traité de votre définition, & de le mener le plus loin que vous pourrez; nous ne ſerons point ingrats; & vous verrez que votre petite diſgrace ſera amplement réparée... Mais quoi, vous héſitez?... Ne m'avez-vous pas promis de m'obliger?... Hélas! reprit naïvement Xangxung; la conduite que le Gouvernement a tenu à mon égard m'a furieuſement dégoûté des belles lettres. D'ailleurs je vous avoue ſincérement que

D

je suis peu versé dans la constitution des Etats modernes, pour justifier un Gouvernement, une administration; on est obligé de dévoiler tant de choses qui ne sont peut-être mystérieuses que pour les Ministres, que je doute que je puisse répondre à votre attente. Je vous observerai en outre que mon premier champ serait trop contrarié dans cette opération. Il est bien aisé de découvrir les erreurs & de les discuter; mais de venger la vérité contre le préjugé, *hoc opus, hic labor est.*

Qu'importe, repliqua le premier Commis, ce sera mon affaire de vous fournir des matériaux. J'ai apporté une liasse de papiers anti-patriotiques, dans lesquels vous trouverez diverses notes manuscrites, & quelques éclaircissemens pour votre instruction; vous prendrez ce qui vous paraîtra passable. Voici en outre vingt guinées, & vous pouvez compter régulierement sur dix par semaines, jusqu'à ce que nous puissions vous faire un état plus honorable & plus avantageux. Xangxung stupéfait ne pouvait en croire ses sens. Quoi donc! disait-il, les sciences ne sont donc pas si dangereuses que je pensais. Tout, jusqu'aux Ministres, s'humilie devant moi. Ah! je vois

bien que Goodwik radotait; ma mareine seule avait raison.

Le Docteur, après avoir raconté son aventure à sa femme, revint se mettre à l'ouvrage: il entra dans une nouvelle carriere, mais non pas avec la même ardeur. D'abord il avait frondé l'insolence, l'usurpation, la rapine du pouvoir, l'ambition des conquêtes sur les étrangers, sur les ennemis; maintenant il avait à parler avec la même âcreté, des ameutemens, des factions, des séditions, des cabales, en un mot de tous les sentimens qui peuvent fomenter chez un peuple turbulent & licentieux, tel que l'Anglais, & dont le caractere répugne à tout Gouvernement qui tend au despotisme. Il prouvait par une infinité d'autorités & d'exemples tirés des Grecs & des Romains, que le pouvoir n'est jamais si dangereux aux peuples, que lorsqu'il est pris dans leur propre main; que ceux qui régnent & ceux qui rampent sont naturellement, par la violence du choc, portés aux extrêmes; que l'anarchie conduit le plus directement à la tyrannie, & que tout peuple qui ne veut point être gouverné se trouve réduit à la dure nécessité d'être écrasé, insulté & vexé malgré lui. Il se trouvait alors

dans l'alternative délicate de l'autorité luttante contre le peuple, & du peuple luttant contre l'autorité : il ne voyait qu'erreurs de l'un & de l'autre côté. Chaque parti avait des points de vue fusceptibles de défenfe. Les mêmes raifons femblaient militer à la fois pour & contre le pays, la liberté & la vérité.

Il prit beaucoup plus de peine à cet ouvrage, qu'il n'en avait eu à faire fes feuilles; mais il s'en fallait beaucoup qu'il eût le même plaifir à le délivrer. L'idée de fa prifon occupait toujours fon imagination : d'ailleurs il était conftant, à l'égard du peuple, que le Moniteur hebdomadaire avait eu pour but de détruire le fyftême de fes Gouverneurs; comment pouvoir donner le même mérite à un ouvrage qui prouvait le contraire? Le pas était gliffant : cependant Xangxung réuffit. Son nouvel ouvrage était beaucoup fupérieur aux autres, & même à l'idée qu'il en avait. Le Miniftre le trouva excellent. En fait de goût, de fentiment, de morale & d'inftruction, il n'eft pas rare qu'un Miniftre foit un bon juge.

CHAPITRE VII.

Pourquoi Xangxung est une seconde fois ruiné, emprisonné, & forcé de prendre la fuite.

SIX mois s'étaient passés, sans que les époux eussent éprouvé de revers: Xangxung se voyait riche, & avait la perspective la plus agréable. Le premier Commis du Ministre n'avait cessé de lui rendre de fréquentes visites: ils vivaient ensemble dans une douce familiarité; ce n'était que fêtes, que cadeaux. En un mot Xangxung croyait être le seul heureux, lorsqu'un jour son ami l'envoya chercher pour, soi-disant, lui apprendre une bonne nouvelle. Xangxung y vola.

Je parle souvent de vous au Ministre, dit le premier Commis; vous savez que je ne vous oublie pas: hier encore j'eus une longue conférence avec lui sur votre compte, le résultat en a été que vous auriez dès l'instant une pension de quatre cent livres sterlings, en attendant mieux, & cela sans préjudice & indépendamment de vos dix guinées par semaines. Xang-

xung le remercia, & ensuite la conversation devint générale.

Après quelques propos indifférens, l'homme d'Etat demanda à Xangxung s'il était jaloux? Non? dit le Docteur. Tant-mieux, reprit l'autre, car j'ai une proposition à vous faire. Cinq de mes amis me proposérent hier une partie de plaisir sur la Tamise. Nous parlions des jolies femmes de Londres; & c'était à qui nommerait les plus jolies, lorsqu'un fou proposa une gageure de cent guinées pour celui qui amenerait la plus belle femme à la partie en question. La gageure a pris. Je comptais bien la gagner, en amenant Lady Fanny une de mes parentes; mais elle s'est engagée en faveur d'un des parieurs. Je viens de réfléchir sur Arabella; je ne connais, ma foi, personne qui l'égale en beauté: voulez-vous me la confier? Je vous donne ma parole d'honneur que je lui donnerai les six cent guinées d'enjeu.

Vraiment, dit Xangxung, la partie est assez plaisante: je n'y trouverais rien à redire, si elle ne transpirait pas; mais que dira le public, de voir ainsi ma femme avec vous? Que vous importe le monde, reprit le premier Commis, ne suis-je pas tout l'univers pour vous? Vous avez

raison, dit Xangxung, de blamer ainsi vos inférieurs ; mais le public n'a-t-il pas le même droit vis-à-vis de ma femme ? Vous ne voulez donc pas, dit le Commis ? Non, Milord, dit le savant : quand il n'y aura point d'autre nécessité que le plaisir, ma femme ne sortira point sans moi. Fort bien, repliqua le premier Commis en se levant, vous aurez demain de mes nouvelles.

Il ne lui manqua pas de parole : dès le lendemain, il le fit arrêter à sa requête, pour avoir le payement de deux cent quarante guinées, qui étaient le montant de ce qu'il avait reçu de lui. Xangxung fut conduit en prison, sans avoir la liberté de dire un seul mot. Il ne doutait pas que ce traitement de la part du Commis, ne fût un stratagême pour séduire Arabella. Il craignait plus pour cette chére épouse que pour lui même ; & malheureusement ses craintes n'étaient que trop fondées. Hélas ! se disait-il les larmes aux yeux, comment pourra-t-elle résister aux empressemens d'un homme de qui dépend notre sort ? Combien de femmes ont cédé & cédent encore tous les jours, sans avoir d'aussi bonnes raisons ? Qu'on est malheureux d'avoir une épou-

se jolie, & d'être en relation avec un homme de Cour.

Tandis que Xangxung, dans sa prison, se livrait à ces tristes réflexions, il vit entrer Miss Hodgins, qui lui remit un billet conçu en ces termes :

„ Fuyez, un instant de retard nous perdrait „ à jamais. Fuyez, cher Xangxung, fuyez, „ je vous l'ordonne au nom de notre tendre „ amour : Miss Hodgins vous instruira de tout, „ & vous remettra de quoi acheter votre liberté „ & vous mettre en sûreté. Ne différez pas ; „ quoiqu'innocent, vous péririez comme cou„ pable. „

Xangxung ne put parler : un torrent de pleurs s'échappa de ses yeux. Miss Hodgins paya les deux cent quarante guinées pour lesquelles il était écroué, & lui raconta en peu de mots que le premier Commis qui l'avait fait arrêter était venu sur-le-champ pour séduire Arabella; qu'ayant en vain tenté de réussir par la douceur & l'appas de l'or, il en était venu à la violence, & qu'Arabella, après avoir longtems résisté, avait été forcée de lui plonger ses ciseaux dans le flanc. Au surplus, ajouta-t-elle, soyez tranquille sur son sort, je prendrai soin de sa

deſtinée ; ſuivez la vôtre. Voici cent guinées ; partez pour la France : vous y verrez ſûrement le vieux Goodwik, qui eſt allé y fixer ſa demeure. Je ferai courir le bruit que vous êtes en Allemagne, & dans peu votre épouſe vous rejoindra.

A ces mots, elle l'entraina malgré lui, le fit monter ſur un beau cheval qu'elle avait fait préparer exprès, & bientôt elle le perdit de vue.

Le Franconien plongé dans la douleur, marchait toujours ſans ſavoir où, en repaſſant dans ſon eſprit tous ſes malheurs. Lorſqu'il fut arrivé à Douvres, il s'embarqua. Alors jettant les yeux ſur l'Angleterre, il ſentit augmenter ſon déſeſpoir, & fut prêt à ſe jetter dans la mer. Enfin, après s'être occupé quelques momens de ſa chere Arabella, il revint ſur lui-même, & s'écria : Qu'eſt-ce donc que la deſtinée ? O ſcience, à quoi m'as tu ſervi ? Un indigne Libraire m'a ruiné, un premier Commis m'a abuſé, & ma chere épouſe, la plus vertueuſe de toutes les femmes, eſt peut-être actuellement dans les fers. Hélas ! tout ce que j'ai fait a été pour moi une ſource de maux. Si j'euſſe été un ignorant comme tant d'hommes, je ſerais heureux comme eux. Ah ! mon pere ! ah ! ma mareine, vous m'avez perdu.

CHAPITRE VIII.

Xangxung vient en France. Ce qui lui arrive dans un caffé.

Tout en philosophant, Xangxung continuait sa route vers la France, bien résolu de ne plus écrire de feuilles, & sur-tout de n'avoir jamais de commerce avec aucun premier Commis. Son premier soin, lorsqu'il fut arrivé à Paris, fut de chercher son ami Goodvik. Il parcourut toutes les promenades publiques; il s'y trouvait souvent assis à côté de beaux esprits, qui s'entretenaient assez librement des intérêts des Princes & des peuples. Un jour entre autres, qu'il fut témoin d'une savante conversation sur la comparaison des dogmes de Lycurgue & de Thalès avec les principes du Gouvernement actuel, il ne douta pas, à l'âcreté avec laquelle un dissertateur tombait sur le Ministere, que la France ne fût un pays de liberté. Hélas! dit-il, Messieurs, je connais ces principes : je me suis avisé de les écrire en Angleterre, & cela ne m'a valu que la prison; je vois bien que c'est dans ce pays-ci seul où il est

permis de dire librement sa façon de penser.

Ne vous y fiez pas, dit un des raisonneurs; nous avons un Archevêque, la Police & l'Académie. Qu'est-ce qu'une Académie, dit Xangxung? Alors il apprit qu'il y avait à Paris un Cousin du Roi, qui faisait métier de donner des mandemens contre tous les auteurs qui avaient des opinions contraires aux siennes; qu'il y avait en outre des Censeurs, sans l'avis desquels, raisonné ou non, on ne pouvait rien faire imprimer; qu'enfin il y avait une société d'oracles, beaux esprits, qui s'amusaient à décrier tous les ouvrages qui étaient opposés à leurs maximes. Avez-vous aussi des premiers Commis, dit Xangxung? S'il y en a! je le crois bien, reprit le raisonneur; sans cela les savans mourraient de faim: à qui dédieraient-ils leurs ouvrages? Oh! ces Messieurs payent bien; ils font même la cour aux auteurs. Oh Dieu! un homme qui a la pratique de deux ou trois premiers Commis, est un homme en pied, quand il sait faire des systêmes.

Cependant Xangxung cherchait toujours Goodwik, sans pouvoir le découvrir. On lui apprit qu'il y avait un caffé où les Philosophes, les Savans, les Politiques, les beaux esprits, les petits-Maitres, les Militaires & les Anglais

ſe raſſemblaient journellement. Il réſolut d'y aller : peut-être, ſe diſait-il, y trouverai-je Goodwik, puiſque je l'ai bien trouvé pour la premiere fois au caffé Markam. Que ſçai-je d'ailleurs ? ne puis-je pas auſſi y rencontrer quelque ami, quelque protecteur ? . . . Dans cette idée il entra au caffé ; il ne tarda pas de croire, au bruit que faiſaient quatre ou cinq perſonnages qui parlaient enſemble au milieu de deux cent perſonnes rangées autour d'eux en ſilence, que ces Meſſieurs ne fuſſent des Savans, partagés ſur quelque point important, dont la déciſion était intéreſſante à l'Etat. Il écouta attentivement.

Il s'agiſſait d'une nouvelle tragédie : l'un prétendait qu'elle était déteſtable, par la ſeule raiſon que la ſcene ſe paſſait dans un déſert, & que dans un lieu déſert il ne pouvait y avoir d'homme, ni par conſéquent de ſcene ; un autre, parce que les caracteres étaient des Sauvages, & que des Sauvages ne pouvaient avoir de caractere ; un troiſieme, parce qu'aux funérailles d'un héros aſſaſſiné, les Acteurs avaient mis des crêpes ſur la tombe, au lieu de branches de cyprès ; un quatrieme enfin, parce que l'Auteur n'avait jamais été dans le lieu de la ſcene, &

que c'était un miſerable qui ne croyait ni aux Sachets d'Arnoult, ni aux idées innées. On demanda à Xangxung ſon ſentiment : il répondit qu'il ne jugeait jamais un livre par la couverture ou la régularité de l'impreſſion.

On lui rit au nez : cependant on conclut de cette réponſe qu'il était Anglais, & même un Philoſophe riche, qui voyageait par curioſité. Effectivement un des Docteurs diſputans s'approcha humblement de lui, & lui dit qu'il avait une confidence à lui faire : Xangxung ſortit.

Je vois, lui dit le bel eſprit, que Milord eſt ſavant, & conſéquemment curieux. Je ſuis, pourſuivit-il en tirant un mauvais cahier de ſa poche, l'unique poſſeſſeur d'un tréſor ineſtimable. C'eſt un manuſcrit que j'ai eu le bonheur de trouver en fouillant dans d'antiques collections, qui n'avaient pas été remuées depuis le regne d'Henri VIII. Le carton dans lequel il était enveloppé était tellement vétuſte, qu'il me tomba des mains en prenant l'air, & que j'eus toutes les peines du monde à lire ce qu'il contenait : ſavoir, que ce parchemin avait été trouvé dans le tombeau de S. Thomas à Becquet, dans le tems de la reforme, lorſqu'on briſa ſa châſſe ; & qu'il fut apporté ici à cauſe de ſon antiquité,

Vous voyez qu'il eſt ancien, & très-ancien : la couleur & la pourriture du parchemin en ſont une preuve. L'ecriture, lorſqu'on la compare avec celle des anciens manuſcrits, parait avoir été introduite dans le commencement de l'ére chrétienne, & preſqu'anéantie au milieu de la troiſieme : il doit donc avoir été écrit dans ce tems. Son antiquité ainſi démontrée, il ne s'agit plus que d'en examiner le contenu. Or, cette marque attachée au haut du parchemin, quoiqu'effacée par le tems, a la reſſemblance la plus frappante avec l'impreſſion d'une mitre, ce qui prouve plus qu'évidemment que quelque Evêque en eſt l'auteur. Heureuſement nous pouvons lire ces quatre lettres *m. a. t. h.* qui paraiſſent être une partie du mot *Arimathée*, & confirment l'opinion qu'Arimathée fut le premier qui vint prêcher l'Evangile dans la grande Bretagne; qu'il fut connu ſous la ſeconde centurie : ce qui termine ce grand point depuis ſi longtems conteſté, que....

Xangxung qui commençait à s'ennuyer de cette harangue, interrompit l'orateur pour lui demander à quoi il voulait aboutir. A vous céder ce manuſcrit, dit-il, pour cent louis d'or.

Kangxung tourna le dos ſans daigner répondre, & rentra au caffé.

A peine fut-il aſſis, qu'un autre ſavant s'approcha myſtérieuſement de lui, & tira d'une boëte un mauvais morceau de cuivre rompu, ſoigneuſement enveloppé dans du coton, en lui parlant ainſi :

Voici, Milord, une piece qui fut tirée dans la forme où vous la voyez, d'un monument ſépulcral ſur le haut du mont Liban, par une perſonne qui avait été envoyée par l'académie des ſciences de Bordeaux, à la recherche des curioſités de cette eſpèce, & qui, à ſon retour, m'en fit préſent. Remarquez bien ce trou; c'eſt certainement une partie de la figure d'un lion, comme il appert par ces deux touffes du milieu. Or, comme le lion était l'emblême de Juda, il eſt inconteſtable que quelque grand perſonnage de cette Tribu a été enterré dans ce lieu. C'eſt une piece très antique, & à laquelle je ſuis d'autant plus attaché, que je ſuis maintenant occupé d'un écrit ſublime ſur cete matiere difficile : cependant, ſi vous la voulez, je vous la céderai.....

Xangxung ne pouvant réſiſter à tant d'impertinences, ſe leva bruſquement & ſortit, ſi

promettant bien de ne jamais remettre le pied dans aucun caffé, dût-il de sa vie ne rencontrer Goodwik.

CHAPITRE IX.

Xangxung veut se faire Ecuyer d'Académie ; ce qui l'en empêche.

XANGXUNG s'en allait aux Thuilleries, méditant sur les savans de France, & regardant de tems en tems s'il n'y en avait point quelqu'un à ses trousses, lorsqu'il fut abordé par un petit homme sec vêtu de noir, qui lui demanda s'il voulait souscrire pour une nouvelle édition qu'il allait donner au public des Oeuvres de Propertius avec des notes. Bon, se dit Xangxung, cet homme-ci est auteur, lions avec lui, il pourra me donner de bons conseils. Après quelques propos dans lesquels il laissa entrevoir au petit homme sec, qu'il était un homme de lettres, celui-ci piqué de curiosité, lui fit plusieurs questions relatives à ses ouvrages. Je n'ai pas beaucoup travaillé, dit Xangxung ; & il lui raconta une partie de ses aventures.

tures. Quelles sont maintenant vos vues, dit le petit Auteur? De renoncer à la littérature, répondit Xangxung, & de chercher à me placer en qualité d'Ecuyer dans une Académie.

Parbleu, mon cher confrere, dit l'homme aux souscriptions en faisant un éclat de rire, voilà une belle carriere à courir. Je l'ai courue autrefois pendant deux ans dans une école de pension; je veux être étranglé, si je n'eusse préféré d'être enfermé à Bicêtre. Regardé de travers par le maitre, avec hauteur par sa femme, moqué des éleves, & par dessus tout esclave au point de ne pouvoir sortir une minute, pour trouver une figure humaine; voilà en vérité des objets bien tentans; mais ce n'est pas tout: avez-vous les talens nécessaires pour être un Ecuyer? savez-vous la chicane? savez-vous bien friser? avez-vous eu trois fois la petite vérole? êtes-vous accoutumé à coucher cinq dans un lit de deux pieds? avez-vous un mauvais estomac? &c. Allez, mon ami, vous n'êtes pas fait pour ce métier-là. Si vous voulez parvenir à quelque état dans le monde, engagez-vous apprentif pour sept ans à tourner la meule d'un coutelier: au moins au bout de ce tems, avec de l'argent

& des protections vous pourrez espérer de devenir maître ; mais gardez-vous de l'école. Croyez-moi ; mon cher ami, restez auteur, c'est le parti le plus sage. Il est vrai que des gens d'un mérite distingué sont morts de faim avec tous leurs talens ; mais c'est qu'ils exerçaient leur profession sans industrie. L'état de savant n'a qu'un mauvais côté ; c'est précisément celui par lequel vous l'avez vu. Il est, comme tous les autres, sujet à des vicissitudes ; mais c'est encore le seul où j'ai remarqué que l'indigence fût une source de génie. Par exemple, les gens qui vous ont montré des antiquailles, sont des gens d'esprit qui vivent aux dépens des sots. Ils passent deux heures à composer un manuscrit, qu'ils écrivent d'une maniere baroque. Comme la fureur des cabinets est à la mode, ils font fortune en dupant les ignorans. Ce n'est pas que je les approuve, j'ai l'ame trop belle, pour la dégrader par un aussi vil négoce ; mais j'ai d'autres secrets. Il y a douze ans que je suis savant, & depuis douze ans j'ai vécu de souscriptions. Lorsqu'un Seigneur est revenu de ses voyages, un Créole de la Jamaïque, ou une Douairiere de la campagne, je cours me présenter. Je flatte, on m'écoute :

mon éloge ſuit bientôt celui des autres. On commence par croire la premiere partie de mon diſcours, on ſe perſuade bientôt la ſeconde; enſuite je tire mes papiers, & l'on ne peut plus reculer. Si dès le premier abord on ſouſcrit, je reviens à la charge pour obtenir une dédicace; ſi je l'obtiens, je ne ſuis pas content, qu'on ne m'ait permis de faire graver les armes à la tête de mon livre. C'eſt ainſi que la vanité des ſots me fait vivre.

Ciel, s'écria Xangxung! eſt-ce donc là l'occupation des ſavans? Peuvent-ils s'avilir ainſi, juſqu'à faire un trafic indigne de louange? Hélas! qui l'aurait cru, qu'un homme d'eſprit fut obligé de faire le métier de mendiant.

CHAPÎTRE X.

Xangxung fait un ouvrage. Ce qui lui arrive chez un Libraire.

PLUS il réfléchiſſait à cette avanture, moins il pouvait la concevoir. Les véritables ſavans, diſait-il en lui-même, ne peuvent pas être réduits à une reſſource auſſi ignominieuſe, car

l'orgueil doit être inséparable du génie; pour moi je puis tout braver pour acquérir une réputation, mais je méprise tout ce qui peut la ternir : il n'y a que des gens indignes de protection, qui osent la solliciter.

Après avoir fait ce beau monologue, il fit monter son hôte pour conter avec lui; car il savait que les mémoires s'accroissent en vieillissant. Lorsqu'il eut payé sa dépense d'un mois, il s'apperçut qu'il ne lui restait plus que quatre guinées. Il songea alors sérieusement à chercher de l'occupation. Il roula dans sa tête projets sur projets; mais tous avaient pour but la littérature.

Quoi, se dit-il, ne serait-il pas possible, puisqu'il faut être charlatan, de prendre au moins un certain milieu entre ce qui peut mener à la gloire, & ce qui peut produire de l'argent? Par exemple, j'ai souvent remarqué que de certaines choses présentées sous un point de vue nouveau, avaient fait de l'effet. Le public aime toujours la nouveauté. Inventons quelque ouvrage baroque.... Alors il lui vint à l'idée de faire un beau livre, dans lequel il établirait trois paradoxes faux à la vérité, mais neufs. Il se mit à l'ouvrage; & se retraçant tous

ses malheurs, il n'eut pas de peine à remplir son objet, qui était d'avilir les sciences & d'en dégouter.

Aussi-tôt que le volume fut fini, il résolut de le faire imprimer. Il s'adressa à un Libraire, sous prétexte de faire une collection de livres nouveaux: ce lui fut une occasion d'éprouver son caractère par quelques observations générales sur la littérature, & sur-tout sur les chefs-d'œuvres qu'il débitait.

Le Libraire ne manqua pas de vanter les ouvrages qui se trouvaient chez lui, & de dépriser tous ceux que ses confreres mettaient en vente. Tandis qu'il déployait sur cette matiere toute la force de son éloquence, il parut à la boutique un petit homme de figure platte & bazannée, marchant, pour ainsi dire, de côté, & tenant en sa main un rouleau de papiers.

Qu'est-ce ceci, dit le Libraire? De très curieuses recherches sur le mot *INRI*, répondit le petit homme. Je vous ai déja dit, reprit le Libraire, que je vous faisais grace de vos curiosités; laissez-moi désormais tranquille, & cherchez ailleurs vos dupes. Le faiseur de recherches, sans se déconcerter, fila mal adroi-

tement une triste révérence, & sortit sans proférer un seul mot.

Xangxung fut curieux de savoir quel était ce personnage. C'est un être indéfinissable, dit le Libraire : sa fureur est d'écrire & de faire des projets. Las de traiter du plaisir sans en procurer, il s'est avisé, il y a quelque tems, de gâter une traduction anglaise faite par un homme de bon sens, qui a eu la faiblesse de lui croire de l'esprit sur sa parole, & de lui confier son manuscrit. J'ai eu moi-même la bêtise de m'en charger ; les deux éditions me sont restées. Il est vrai qu'un continuateur, presqu'aussi ignorant que lui, m'a fait un mauvais supplément à la traduction ; mais ce n'est pas tout-à-fait sa faute, car je ne l'ai pas imprimé tel qu'il était, & j'ai changé le titre sans avoir lu l'ouvrage. Quant aux recherches, j'en ai entendu parler, elles ne sont pas de lui ; il les a pillées dans la bibliotheque d'un riche curieux de cette ville, qui possede seul l'original manuscrit depuis près d'un siecle : mais quelques excellentes qu'elles soient par elles-mêmes, il a trouvé le secret de les rendre détestables, sans doute pour mieux faire prendre le change. Le pauvre sire ferait mieux de s'ap-

pliquer à l'art myſtérieux dont il a entrepris l'étude infructueuſement depuis cinq années..... Comme il prononçait ces mots, un fiacre s'arrête à la porte. Un jeune Abbé exceſſivement poudré en ſort avec fracas, renverſe le cocher qui veut lui donner la main pour deſcendre, & ſe précipite bruſquement dans la boutique, en laiſſant tomber ſon chapeau & un bouquet qu'il tenait à la bouche. Il s'approche tout eſſouflé, & parle ainſi :

L'Abbé.

Monſieur, je ſuis venu un peu tard, parce que j'ai été retenu par un impertinent Imprimeur, dont j'ai eu toutes les peines du monde à me défaire : mais voyons un peu ce que vous avez à me dire.

Le Libraire.

Je penſe, Monſieur, que nous nous ſommes donné rendez-vous pour affaires dont la diſcuſſion n'eſt pas celle d'un moment.

L'Abbé.

Ah! ne parlons point d'affaires; j'en déteſte juſqu'au nom : terminons en ſix minutes, &

laiſſez-là tout le préambule & les fineſſes de l'art.

Le Libraire.

Fineſſes! Monſieur, vous devez ſavoir que je ne les connus jamais: ce qui nous raſſemble eſt un poëme que l'on m'a dit que vous déſiriez faire imprimer, & dont je voudrais traiter avec vous.

L'Abbé.

Eh bien, combien voulez-vous m'en donner? dépêchons, car je ſuis preſſé.

Le Libraire.

Mais au moins faut-il que je l'examine.....

L'Abbé.

Point du tout: rien n'eſt plus inutile que cet examen; votre jugement ne ſervirait qu'à déprécier mon ouvrage. Au fait.... Il y a cent cinquante vers; je veux trente louis.

Le Libraire.

Cela eſt bien court: il faudrait une impreſſion bien pompeuſe, pour vendre chaque exemplaire plus de vingt ſols.

L'Abbé.

Que m'importe? je ne vends pas mes ouvrages à la toiſe; ſi vous n'en voulez pas, ce ſera pour un autre: allons, votre argent eſt-il prêt.

Le Libraire.

Réfléchiſſez-vous combien le commerce eſt tombé, & combien l'on a de peine aujourd'hui à ſe défaire d'une drogue de poéſie.

L'Abbé.

Drogue tant qu'il vous plaira: vite de l'argent, ou je m'en vais.

Le Libraire.

Il faut donc en paſſer par-là; mais j'imagine qu'une autrefois vous me dédommagerez. En vérité c'eſt à votre nom ſeul que j'en fais le ſacrifice. Sans doute que votre poëme eſt intéreſſant, rempli de ſatyres & de portraits que le lecteur reconnaitra; car c'eſt-là le mérite de la ſatyre, elle doit être perſonnelle, ſans cela.....

L'Abbé.

Non, Monſieur, la mienne ne le ſera ja-

mais. Ce font les vices & non les hommes qui en font l'objet. Il eft vrai pourtant que partout où je trouverai l'un, je n'épargnerai point l'autre, fans avoir égard au rang ni à la fortune. A ces mots, il prit les trente louis, laiffa fes papiers, & fut en chantant remonter dans fa voiture.

Voilà un Abbé d'une efpèce bien finguliere, dit Xangxung. C'eft un terrible génie, dit le Libraire; je gage que fon poëme vaut le double de ce qu'il me l'a fait payer. La réputation eft tout ce que nous confidérons chez les Auteurs.

Il n'en fallut pas davantage pour convaincre Xangxung de la probité du Libraire: il lui confia l'état de fes affaires, & lui montra fon ouvrage. Le Libraire, fuivant l'ufage, le trouva bien court; mais après l'avoir dûment examiné, c'eft-à-dire, après avoir calculé les lignes d'une page & le nombre des feuillets, il dit qu'il voulait bien en hazarder l'impreffion, à condition cependant qu'il ne traiterait des honoraires, qu'après avoir prélevé fes frais fur la vente, vû qu'il ne connaiffait pas encore le mérite de l'Auteur. Xangxung perfuadé du fuc-

cès de son ouvrage, laissa son manuscrit & s'en retourna très-content.

CHAPITRE XI.

Nouvel embarras, trait de bravoure.

LE Docteur regardait sa fortune comme assurée. Il s'imaginait déja voir toute l'Europe savante s'élever contre lui; déja il se mettait en défense; & semblable au porc épic, il avait une pointe toute prête contre chacun de ses aggresseurs: en un mot, il fondait sur cet ouvrage ses plus belles espérances; mais le croirat-on? Soit qu'il l'eut publié dans un tems où le public était occupé de choses trop importantes, pour remarquer la richesse de son style, & l'harmonie étudiée de ses grandes périodes; soit que les critiques fussent occupés à louer leurs amis, s'applaudir eux-mêmes, ou déchirer leurs ennemis; soit enfin qu'il fut de-mode alors de ne critiquer que les Auteurs connus, le beau livre fut oublié.

Un jour qu'il se promenait au palais Royal, en réfléchissant sur le malheureux sort de ses paradoxes, il apperçut un jeune homme avec

lequel il avait été intimément lié à l'Université. Tous deux se saluerent & s'abordérent en hésitant; l'un honteux, sans doute, d'être connu d'un homme mal vêtu, & l'autre craignant d'être repoussé. Xangxung ne crut pas devoir cacher ses affaires à son ami, il les lui confia. Tornil (c'est le nom du jeune homme) parut touché de sa situation; il l'emmena chez lui, lui donna sa table & des appointemens honnêtes, pour lui tenir compagnie & avoir l'œil sur les détails de sa maison.

Le Franconien passa un mois dans cet état. Tornil ne pouvait se passer un instant de lui, & chaque jour il le comblait de nouveaux bienfaits: mais un accident imprévu ne tarda pas à éclipser son bonheur. Tornil avait abusé la sœur d'un jeune Seigneur, qui outré de cet affront, lui avait proposé un duel. Les Financiers ne sont pas braves: Tornil qui était dans les affaires, aurait bien voulu appaiser celle-ci pour de l'argent, ou au moins en être quitte pour quelques coups de bâton; mais le jeune Seigneur voulait du sang. Xangxung voyant l'embarras de son ami, lui proposa de se battre à sa place: Tornil accepta

la propoſition avec joye, & Xangxung, ſous le nom de Tornil, terraſſa ſon adverſaire.

Cependant Tornil craignant les ſuites de cette avanture, avait tout préparé pour ſa fuite. Lorſqu'il vit revenir Xangxung victorieux, il l'embraſſa & lui dit un éternel adieu. Xangxung ne voulut pas ſe ſéparer de ſon ami, ſans l'avoir mis en ſureté; il l'accompagna juſqu'au Havre, & bientôt il le perdit de vue.



CHAPITRE XII.

Comment Xangxung va à Amſterdam pour enſeigner l'anglais. Belle réflexion qu'il fait. Il va à Louvain pour enſeigner le grec.

LE Franconien livré de nouveau à ſon ſort, penſait triſtement à l'avenir, & marchait tout penſif ſur le bord de la mer, lorſqu'il fut abordé par un Capitaine de vaiſſeau, qui lui propoſa une penſion de mille livres, que le Roi accordait, ſoi-diſant, à tous ceux qui voulaient paſſer en Amérique. Le Docteur, hors d'état de bien réfléchir ſur cette propoſition, l'accepta & ſigna ſon engagement. Au même inſtant un autre Capitaine qui avait été témoin du traité, s'approcha de lui & lui parla ainſi : vous venez de ſigner votre perte ; l'Officier avec lequel vous avez traité, eſt un ſcélerat qui fait trafic d'hommes, & qui n'a d'autre deſſein que de vous vendre comme eſclave, pour travailler aux plantations. Croyez-moi, profitez du tems, je mets dans l'inſtant à la voile pour Amſterdam, ſuivez-moi, je vous réponds d'une fortune conſidérable, ſi vous ſavez bien les principes de

la langue anglaise; car les Hollandais l'aiment à la fureur, & je n'y fais point de voyage, qu'ils ne me sollicitent de leur amener quelqu'un en état de la leur enseigner.

Xangxung sauta au cou du Capitaine. Ah! mon cher Patron, lui dit-il avec transport, quelles graces n'ai-je pas à vous rendre? Partons à l'instant, abandonnons un pays où la moitié des hommes ne vit qu'en dupant l'autre. A ces mots, il se précipita dans le vaisseau. Le vent était favorable, le voyage fut court, & au bout de deux jours, après avoir payé son passage, qui lui coûta environ la moitié de ce qu'il possédait, notre Docteur se trouva comme tombé des nues au beau milieu d'Amsterdam.

Xangxung résolut de profiter du tems, & de se faire promptement des connaissances. Il s'adressa à plusieurs de ceux qu'il jugeait être en état de bien payer ses soins; mais il fut bien surpris de ne pouvoir se faire entendre. Ce fut dans ce moment qu'il pensa pour la premiere fois qu'avant d'aller en Hollande enseigner l'anglais, il aurait dû lui-même apprendre l'hollandais. De vous dire comment cette réflexion lui était échappée; ce serait fort difficile, il ne le savait pas lui-même.

Bien étonné de sa sottise, il ne s'en prenait qu'à son mauvais destin, & non au Capitaine qui l'avait séduit pour avoir un passager de plus. Il se détermina à saisir la premiere occasion pour s'en retourner d'où il venait, lorsqu'il entendit un jeune homme parler anglais avec un Capitaine de vaisseau prêt à faire voile pour l'Angleterre. Il l'aborda : le jeune homme lui dit qu'il sortait de l'Université de Louvain où il avait fait ses études, & qu'il retournait dans le sein de sa famille. La conversation ne tarda pas à tomber sur la littérature ; car Xangxung oubliait toujours ses malheurs, lorsqu'il trouvait occasion de parler sur cette matiere.

Le jeune Anglais lui fit l'éloge de l'Université, à cela près qu'il n'y avait point appris le grec, faute de maitres qui sçussent cette langue. Comment, dit Xangxung surpris, dans une Université aussi brillante, il n'y a personne qui enseigne le grec ! Hélas ! non, dit l'écolier ; & c'est bien dommage, car je suis certain que sans cela ce serait la plus florissante de l'Europe. Ouaïs, se dit Xangxung, à quelque chose malheur est bon, allons à Louvain, voici notre fortune faite ; je sais le grec comme ma langue naturelle, cela est tout simple.... Et il

il se mit en route dès le lendemain : chaque jour cependant allégé d'argent, comme Esope de pain.

Lorsqu'il fut arrivé à Louvain, il résolut de ne pas ramper auprès des Professeurs du bas ordre ; il s'adressa directement au Recteur. Monsieur, lui dit-il, j'ai appris que dans toute l'Université il n'y avait personne qui sçusse parfaitement le grec ; je me flatte de connaître cette langue à fond, je viens vous offrir mes services. Etes-vous bien sûr de vos talens, répondit le Recteur ? Mettez-les à l'épreuve, dit Xangxung ; je suis prêt à vous traduire n'importe quel Auteur grec. Le Recteur le voyant si ferme, fut un peu déconcerté, puis il lui parla ainsi :

Je n'ai jamais appris le grec, & je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir ; j'ai eu le bonnet de Docteur, sans savoir le grec. Je possède dix mille florins de revenu, sans savoir le grec. Je dors douze heures par jour, je fais mes quatre repas, je me porte bien, & cependant je ne sais pas le grec ; enfin je ne crois pas que le grec soit nécessaire à aucun être vivant.

Un coup de foudre eût moins étonné Xang-

xung que ces paroles ; cependant comme il avait d'autres talens que la littérature, il fit vœu d'abandonner les lettres. Il avait une teinture de la musique & une très-belle voix ; il conçut le dessein de retourner à Paris, & d'y subsister avec cet avantage, dont il n'avait fait jusqu'à présent que son amusement.

Il traversa la Flandre, parmi de bonnes gens qui étaient trop pauvres pour être méchans. Chaque fois que le jour baissait, il s'approchait de la maison qui avait le plus d'apparence, & là il essayait par les sons les plus touchans, de se procurer un logement pour la nuit, & de quoi vivre pour le lendemain. Une fois ou deux il tenta d'amuser des gens de condition, il fut applaudi, mais il ne reçut pas une obole ; alors il se disait en lui-même, hélas ! lorsque la musique faisoit ma récréation, je voyais chacun s'extasier à m'entendre, & sur-tout les femmes ; aujourd'hui qu'elle fait mon unique ressource, on m'écoute avec mépris. Ah Goodwik ! Goodwik ! que vous aviez raison de dire que les talens perdaient tout leur prix dans ceux qu'ils font vivre !

CHAPITRE XIII.

Xangxung veut entrer à l'Opéra, il est refusé. Il rencontre son ancien Maître.

TOUT en chantant, Xangxung arriva à Paris. Dans ce pays l'on aime mieux les gens qui ont beaucoup d'argent, que ceux qui ont des talens ou de l'esprit; aussi notre homme y fut-il peu fêté. Après y avoir passé quatre à cinq jours à examiner l'extérieur des meilleures maisons, il résolut d'aller se présenter à l'Opéra. Il fut introduit chez le Directeur, qui lui demanda de quelle part il lui était adressé. De la mienne, répondit naïvement Xangxung; j'ai une belle voix, mes talens, je crois, suffisent pour m'annoncer. Je vois bien que vous ne connaissez pas ce pays-ci, dit le Directeur, les talens ne sont pas ce dont vous avez le plus besoin, il vous faut des protections, cherchez-en, alors je vous recevrai; & il lui ferma la porte.

Xangxung fort étonné était à peine sorti, qu'il rencontra dans l'escalier son ancien maître, ce gentil Abbé qui avait présidé à son édu-

cation, chez Madame la Baronne de Crakikdorff. Au premier coup-d'œil il crut se tromper; puis le regardant fixement, il sauta à son cou. Hélas, mon cher Maître, dit-il! ne reconnaissez-vous plus votre disciple Xangxung? Quoi? dit l'Abbé Gripsonet, c'est vous, mon cher fils! quel destin vous a réduit à cet état affreux? Je suis désespéré, dit Xangxung, secourez-moi, car je meurs de faim.

L'Abbé le fit entrer chez lui, & le pressa de lui apprendre ses malheurs. Xangxung le satisfit: il lui raconta comment la cruauté de son père l'avait obligé de venir à Londres, comment il avait été mis en prison pour avoir fait des feuilles, comment il avait été une seconde fois ruiné par un premier Commis, & comment, depuis qu'il était en France, il était toujours dupe & malheureux.

Je ne saurais concevoir, répondit l'Abbé, comment avec les talens que vous avez, vous pouvez ainsi languir dans l'obscurité. Est-il des difficultés que l'industrie ne parvienne à surmonter? Mon ami, c'est en bravant la fortune, qu'on parvient à la fixer.

Lorsque votre bonne mareine, Madame la Baronne de Crakikdorff mourut, tous les sa-

vans de Wasstetruding furent obligés de déguerpir. J'étais du nombre; & comme je n'avais point de ressources, je vins ici pour tenter fortune. Je fis d'abord connaissance d'une jolie femme de distinction, qui me trouva à son gré. J'amassai beaucoup avec elle; & j'aurais sûrement poussé loin ma fortune, si j'eusse été raisonnable. J'étais déja parvenu à lui mettre en tête de m'épouser, lorsqu'une jeune fille de théâtre que j'entretenais pour mes menus plaisirs, aux dépens de la Comtesse, me mit non seulement hors d'état de remplir mon projet, mais encore me fit dissiper en deux mois tout l'argent que j'avais amassé. Ce fut alors que la misere me rendit sage: je maudis les femmes, & me jettai dans la littérature. Je débutai par m'offrir aux Ministres, aux Libraires, aux nouveaux Ecrivains. Ensuite je fis des commentaires sur la Bible, des magazins, des sermons, des balades, des oraisons funebres: puis je fis des comédies, des tragédies, des opéra comiques, des opéra sérieux; & quoique la meilleure partie ne me réussit pas, je ne perdis jamais courage. Je donnai aussi dans les systêmes: un projet était-il manqué, j'en inventais un autre. J'ai été successivement Pédagogue, orateur, poëte, historien,

botaniste, critique, nouvelliste, blazonnier, antiquaire & politique. C'est moi qui ai amené en France la fureur des cabinets; il n'en est point où l'on ne trouve quelques antiquailles de ma composition. Enfin quelque difficulté que j'aye trouvé, je ne me suis point rebuté, & je suis parvenu à faire fortune.

Mais, interrompit Xangxung, vous aviez peut-être de grands avantages que je n'ai pas; par exemple, quelques protecteurs chauds & puissans.

Non, reprit l'Abbé Gripsonet, le seul avantage que j'aye tiré des personnes qui se mêlaient de me protéger, était de profiter des secrets qu'ils me confiaient, pour les révéler à ceux qui avaient intérêt d'en être instruits, & qui savaient payer généreusement mon indiscrétion. Il parut, il y a quelques années, un ouvrage intitulé *la Gazette Ec....* c'est à lui que je dois ma réputation.

Comment, dit Xangxung, un seul ouvrage vous a enrichi! tandis que le mien qui avait pour lui l'opportunité des tems, les mœurs & le goût du siecle, a été au contraire la cause de ma ruine.

Mon cher ami, continua l'Abbé, si vous êtes

furpris que cet ouvrage ait fait ma fortune, vous le ferez bien davantage, quand vous faurez que je n'en ai jamais écrit une ligne. Voici le fait : Lorfque la Gazette Ec.... parut, elle fit un fruit étonnant ; comme elle n'était dans fon origine qu'une feuille hiftorique, on ne crut pas devoir la défendre : d'ailleurs eût-il peut-être été difficile de réfuter des faits dont tout le monde avait connaiffance, & dont la plupart des acteurs exiftaient encore. Mais, lorfque l'Auteur vint à tomber fur le Corps, on vit bien que fon but était d'en faper les fondemens, & de déchirer le voile d'antiquité derriere lequel il était caché, pour expofer au jour tous fes myfteres. La chofe alors devint plus férieufe. On éclata, on prit le Ciel à témoin, on lança fa foudre contre l'Auteur, pour prouver que fon hiftoire était fauffe dans tous fes points, & pour le rendre lui-même odieux & méprifable. Mais cette reffource n'eut pas fuffi pour effacer les impreffions que cette feuille avait laiffée fur l'efprit du public. Il me vint alors à l'idée de propofer au Corps une critique en regle. On accepta ma propofition : on fit plus, on fe chargea de l'ouvrage, & l'on ne demanda que mon nom. Je fus bien

payé, comme vous le devez croire, & je fus dispensé de travailler. Depuis ce tems je me suis amusé à voyager; je suis même actuellement à Paris par commission, & uniquement pour faire une collection de peintures, de médailles, de gravures, &c. pour un jeune Lord qui vient d'hériter d'une fortune considérable.

Xangxung lui demanda où il avait appris l'art de se connaître en peinture? Cela est facile, dit l'Abbé; il n'y a que deux principes à bien retenir: le premier consiste à observer que l'ouvrage eût pu être meilleur, si le Peintre eût pris plus de peine; le second est de citer à tout propos le nom du *Sig. Perrugino*. Je vous mettrai au fait de ce commerce: restez ici, je veux que vous me deviez votre fortune.



CHAPITRE XIV.

Comment Xangxung eſt ſucceſſivement connaiſſeur en peinture, Gouverneur d'un Normand & Ergoteur.

LE Franconien ne ſe fit pas prier; ſon ancien maître lui fit préſent d'un bel habit, & dès le lendemain ils furent enſemble à une vente de tableaux. La ſalle était pleine d'Anglais, qui n'attendaient que le moment de mettre l'enchere. Xangxung ne fut pas peu ſurpris de voir l'Abbé intimement lié avec des gens de la plus haute qualité, qui ſemblaient s'en rapporter à ſon jugement, comme étant celui d'un homme infaillible.

Le Franconien fut fort utile à ſon Précepteur dans cette circonſtance; car chaque fois que l'on lui demandait ſon opinion, il ſe retournait gravement de ſon côté, comme pour lui demander la ſienne, en aſſurant que dans une affaire de cette importance, on ne pouvait prendre un meileur conſeil. L'Abbé ne bornait pas là ſon effronterie; il prenait quelquefois certains tableaux dont la couleur lui

paraissait dure, & tirant de sa poche une brosse qu'il trempait dans une espèce de vernis brun, il les en frottait majestueusement en présence de tout le monde, & demandait après s'il n'avait pas heureusement fait l'épreuve de la teinte.

Xangxung resta quelque tems dans cet état; mais Gripsonet ayant fini sa commission, fut obligé de partir pour Londres. Cependant il ne partit qu'après avoir recommandé son éleve à plusieurs personnes de condition, à qui il le présenta comme quelqu'un très-propre à guider les gens qui aiment à voyager.

Il ne tarda pas à être employé en cette qualité par un Gentilhomme de Normandie, qui était venu déposer son quartier à Paris, dans le dessein de faire son tour d'Europe. Il devait être son gouverneur, avec cette injonction qu'il ne le contredirait jamais. Effectivement le pupille réussissait mieux que tout autre à gouverner la dépense. Sa passion dominante était l'avarice; toutes ses spéculations, sur la route, n'avaient d'autre but que l'économie & les objets de commerce sur lesquels il pourrait gagner dans les pays étrangers.

Lorsqu'ils furent à Venise, le Normand s'embarqua seul, & laissa son compagnon sans lui

dire seulement adieu. Xangxung s'y était attendu; mais au moins ne croyait-il pas en être pour ses appointemens. Il se trouva donc de nouveau abandonné. Il essaya de faire encore usage de la musique, mais les paysans qui l'écoutaient la savaient mieux que lui. Il eut recours à un autre talent qu'il possédait à un plus haut degré, c'était celui de la dispute.

Dans chaque ville où il y a des Colléges, on consacre certains jours à soutenir des théses philosophiques, dans lesquelles tout champion, étranger ou non, a droit de s'escrimer. S'il le fait avec adresse, on lui donne non seulement de l'argent, mais encore à dîner & à coucher pour une nuit. Ce fut ainsi qu'en ergotant de ville en ville, notre homme revint à Paris, en examinant le monde de très-près, & voyant, pour ainsi dire, les deux côtés de la médaille.

Ses remarques ne furent pas nombreuses: il les rédigea en un petit volume, dans lequel il crut prouver que la Monarchie est le meilleur gouvernement pour les pauvres, & la République pour les riches; ces mêmes riches sont à peu près partout les mêmes; c'est-à-dire, qu'il n'est point d'homme, si jaloux qu'il soit de la liberté,

qui ne desire amasser des richesses, pour avoir le droit de soumettre la volonté de quelques particuliers à la sienne.

CHAPITRE XV.

Comment Xangxung, pour avoir dédié un livre à un gros Seigneur, devint directeur de la Comédie. Sa conduite vis-à-vis de quatre Auteurs.

XANGXUNG ne fut pas plutôt de retour à Paris, qu'il fit imprimer son petit volume. Il le dédia à un personnage d'importance, du nombre de ceux à qui l'Abbé l'avait recommandé, & qui, par récompense, lui permit de manger de tems en tems à l'office, pour amuser ses gens. Pendant ce tems le directeur de la Comédie mourut. Xangxung fit solliciter, & obtint sa place. Dès qu'il se vit en possession de ce petit empire, il se crut heureux; mais il se trompait. Son premier soin fut de songer sérieusement aux mesures qu'il devait prendre contre les attaques des auteurs qui lui apportaient continuellement leurs ouvrages. Il résolut de s'arranger de façon à ne s'engager

dans aucun parti, & à ne paraître adopter que celui du succès duquel il serait certain. En peu de tems son bureau se trouva chargé d'une quantité prodigieuse de pieces. Il les lisait toutes attentivement & à plusieurs reprises ; mais comme il ne voulait prononcer aucune sentence, sans avoir consulté de vieux acteurs qui le missent au fait du véritable goût de la nation, il retardait toujours son audience. Déja le peuple auteur murmurait & le menaçait de se plaindre, lorsqu'enfin le moment de prononcer arriva.

Le premier qui parut, était un grand homme sec, dont la figure blême & décharnée était ensevelie dans une large & profonde perruque *in-folio*. Il s'avança d'un pas grave, en demandant à son juge ce qu'il pensait de sa bagatelle.

Votre piece n'est point du tout une bagatelle, dit poliment Xangxung ; il y a des endroits qui m'ont fait plaisir, mais je crains qu'elle ne soit pas favorablement accueillie du public.

Comment ! dit le Poëte en rougissant, qu'a de commun le public avec les personnes de goût pour qui je travaille ? Savez-vous, Mon-

ſeur, que je viens ici de la part de l'Evêque de..... du Prince de..... & du Duc de..... Ils ont lu ma piece, ils l'ont trouvée excellente; c'eſt au public à céder. Le Marquis de..... trouve qu'elle abonde en fin comique. Le Comte de..... eſt ſurtout charmé du ſel attique qui y eſt répandu; & le Baron de..... en trouve la diction admirable. Je penſe que de telles déciſions ſuffiſent.....

Je reſpecte beaucoup, reprit Xangxung, le jugement de ces Meſſieurs; mais le public eſt un juge ſévere, un juge arbitraire, un juge deſpótique, un juge enfin, qui ſur cette matiere ne ſouffre point de partage d'autorité.

Je n'aime à mortifier perſonne; mais puiſque vous inſiſtez pour ſavoir mon ſentiment, je ſuis forcé de vous avouer que votre conſpiration eſt triviale, vos intrigues ſans nœud, & vos rôles de valet trop bas.

Les rôles de valet, dit le Poëte, eſt-ce qu'ils ne ſont pas les principaux caracteres de nos Comédies modernes? Les Moliere, les Regnard, les Leſage doivent-ils être rejettés, parce qu'ils ont fait des valets? non ſans doute, répondit Xangxung; mais conſidérez que ces valets ne forment pas les caracteres de leurs

pieces, leurs rufes ne tournent pas fur eux. Ils viennent, comme par accident ; & quoiqu'acteurs principaux dans leur genre, ils ne fervent que d'ombre au tableau, pour mieux faire fortir le caractere de leurs maitres. Vous, au contraire, vous introduifez tous vos principaux perfonnages fous un jour fubordonné, & uniquement pour devenir la dupe de leurs valets, fans aucun intérêt perfonnel..... C'eft affez, dit le Poëte en reprenant fa piece ; je vais dire à tous mes amis comment vous en ufez avec les auteurs : l'impertinent ! l'ignorant !... Ainfi donc, fe dit Xangxung, je me fuis déja fait un ennemi.

A celui-ci fuccéda un Poëte tragique : Xangxung ne s'amufa pas à lui faire des complimens ; il lui dit que fa piece était mauvaife, & qu'il lui confeillait de choifir un autre genre. Le Poëte refta un inftant interdit ; mais revenant un peu à lui-même, vous me furprenez, dit-il, j'écris d'après la nature, fes loix ont été longtems négligées au théâtre. Il eft vrai, dit Xangxung, les loix temporelles & le local de l'ancien drame ont été un peu négligés ; mais non pas ces loix générales & immuables de propriété & de raifon. La coupe de votre

piece est sans nœud, sans probabilité, & ne peut faire sensation. Comment, reprit le Poëte! est-il possible que la chûte d'un grand Empire ne puisse affecter? Non, dit Xangxung, mais la description en peut être froide, quand elle est faite sans jugement & sans force. D'ailleurs vos caracteres sont ridicules, vos sentimens & votre diction semblent aller jusqu'aux nues.

Quoi? dit le Poëte, les sentimens des Princes & des Rois peuvent-ils être trop sublimes? Mon style n'est-il pas soutenu d'épithetes, de métaphores, de figures poétiques? Trouve-t-on dans ma tragédie le défaut de toutes les pieces modernes? N'y voit-on pas des revenans, des batailles, des Rois détronés, la famine, &c.

Tout cela est excellent, dit Xangxung; mais il y a bien de la différence entre le sublime & l'outré. Toute figure poétique dans un pauvre style, est une broderie sur une vile étoffe; elle ne sert qu'à en découvrir la pauvreté ridicule. Vous êtes toujours monté sur des échasses, & le moindre faux pas vous précipite; vos figures choquent le sens commun, & sont contre toutes les regles de la grammaire: quant à vos revenans & à vos batailles, ils sont ridicule-

diculement amenés. Vos calamités sont burlesques ; un Roi à l'hôpital, une Reine gueusant de porte en porte, ne sont pas des tableaux palpables ; car lorsque les malheurs sortent du caractere, ils perdent toute apparence de réalité.

Fort bien, dit le Poëte en s'en allant, mais je suis content de voir que, si vous refusez ma piece, ce n'est pas faute de mérite ; vous en recevez tous les jours qui ne la valent pas. Si elle vous eut été recommandée par quelque puissant Seigneur, vous n'y auriez pas trouvé de défauts ; mais aujourd'hui l'on ne prise les talens, qu'autant qu'ils portent intérêt. Voilà en effet une belle émulation pour le génie ; & le public est bien servi de laisser entre les mains d'animaux tels que vous, le pouvoir d'accepter ou de refuser.....

Au même instant un autre auteur s'avança d'un air de satisfaction, en disant que sans doute on avait trouvé sa piece excellente, quoiqu'en prose ; car, dit-il, non seulement elle est exactement conforme aux principes du drame, mais encore elle est enrichie des plus nobles sentimens des anciens. Je connais, dit Xangxung, le mérite de l'ouvrage & la science

de son auteur; mais l'un & l'autre quadrent mal avec le goût du siecle.

Certainement, répondit le savant, une complaisance aveugle pour un siecle corrompu, ne peut justifier l'infraction des regles prises originairement de la nature, & établies de toute antiquité.

Je ne prétends point, dit Xangxung, disputer sur l'origine & l'antiquité des regles que vous suivez; mais je crois que vous auriez pu vous en écarter. Les usages & les moeurs sur lesquelles ont été fondées les premieres regles du théâtre, sont si changées, qu'il est absurde de vouloir encore y tenir. D'ailleurs, sans manquer au respect dû à l'antiquité, on peut observer, je crois, que l'expérience a pu, & même a dû enrichir ces mêmes regles; l'enfance de tout art est bien faible. Oui, dit l'auteur; mais quelle que soit la révolution des moeurs, la vérité reste toujours la même, & le sentiment ingénu de la nature ne peut manquer de plaire.

J'en conviens, reprit Xangxung; mais il peut n'être pas reçu avec plaisir sous un habillement gothique. Quelque juste, quelque sublime que soit un sentiment, quand il n'a

point de trait à la paſſion, il ne remplit point le deſſein du drame, dont le but eſt d'inſtruire en agitant. Quant à l'irrégularité, je la regarde comme un défaut chimérique : au ſurplus, je ſuis l'écho du public, & je dois ſuivre ſon goût; ainſi ſi vous voulez vous conformer... Non, Monſieur, répondit fiérement l'auteur, je n'irai jamais contre la raiſon & les anciens; je vous laiſſe vos préjugés, & me retire protégé des revenans de Sophocle & d'Euripide.

Comme il finiſſait ces mots, il parut un autre perſonnage dont la figure ſeche & livide ſemblait annoncer la plus affreuſe miſere. Il s'avança en faiſant de profondes révérences, & s'exprima ainſi d'un ton tremblant : J'ai pris la liberté de venir vous importuner, Monſieur; mais ſi vous n'êtes pas de loiſir, je reviendrai dans un autre moment. Aſſeyez-vous, lui dit Xangxung avec un ſourire engageant; j'ai lu attentivement votre ouvrage. J'aurais voulu vous obliger en le recevant, j'ai même eſſayé d'y faire quelques changemens pour le rendre un peu paſſable; mais il ne m'a pas été poſſible. Je crois en vérité que vous manquez abſolument des talens pour la poëſie.

Hélas! dit le malheureux Poëte, on m'a-

vait tant assuré que la principale action d'une tragédie devait être de remuer les passions, que je comptais tout sur les tableaux effrayans dont la mienne est remplie. Il est vrai, reprit Xangxung; mais il est d'autres passions que la piété. Quelque dur qu'il soit d'être pauvre, cela fait peu d'impression sur la scène. Les gens d'un rang élevé ne connaissent pas la misere, & ceux qui l'éprouvent ne cherchent qu'à en éloigner l'idée. L'esprit veut être préparé par degrés; la famine touche peu quelqu'un qui sort d'un bon repas.

Le misérable savant fondit en larmes: il se préparait à sortir, lorsque notre Censeur se rappellant le cruel état où il avait été lui-même réduit un mois auparavant, fut ému de compassion, & lui fit présent de deux *louis* d'or pour le dédommager de la perte de son ouvrage. Le Poëte enchanté essuya ses larmes; & baisant la main de son bienfaiteur, se retira en le comblant de bénédictions. Hélas, dit Xangxung, voilà le premier instant heureux de ma vie.

CHAPITRE XVI.

Conſpiration contre Xangxung ; il prend la fuite.

C'ÉTAIT ainſi que Xangxung donnait tous les jours des preuves de ſon génie & de la bonté de ſon cœur. Ce ne fut pas ſans peine qu'il parvint à purger le théâtre des immondices qui jusqu'alors l'avaient infecté. Le public applaudiſſait à ſes choix, & le ſpectacle preſque abandonné était devenu plus floriſſant que jamais.

Xangxung riche, protégé des Grands, admiré des connaiſſeurs & reſpecté des écrivains, croyait enfin toucher au terme de ſes malheurs ; mais il n'était pas encore heureux, puiſqu'il lui manquait la poſſeſſion de ſa chere Arabella. L'incertitude du ſort de cette vertueuſe femme ſe préſentait ſans ceſſe à ſon eſprit, & empoiſonnait le bonheur de ſes jours. Il avait écrit diverſes fois à Miſs Hodgins, ſans recevoir de réponſe : ce ſilence le déſeſpérait. Hélas ! s'écriait-il, ſerait-elle périe ignominieuſement ? Ah cruelle vertu ! fatal Commis ! où

m'avez-vous réduit ! & il s'abandonnait au chagrin. Un inſtant après, une réflexion conſolante venait écarter cette fâcheuſe idée. Si elle était morte, ſe diſait-il en lui-même, Miſs Hodgins me l'aurait fait preſſentir ; ſans doute elle me ménage une ſurpriſe agréable.... Ah ! charmante Arabella, tu vis, je vais te revoir.... Oui, je ſuis heureux. Et il ſe livrait alors tout entier à ſon bonheur.

Cependant les pieces de théâtre continuaient à pleuvoir dans ſon bureau. Rarement ſur vingt, en recevait-il une. Les auteurs qu'il mettait à l'écart, ſentaient trop combien un tel homme leur était dangereux, pour ne pas faire tous leurs efforts pour s'en défaire. Ils s'étaient réunis ſourdement pour compoſer un ouvrage contre les mœurs, la religion, le gouvernement, le Roi même : déja cet ouvrage qui devait paraitre ſous le nom de Xangxung, & le préſenter ſous le point de vue d'un athée, d'un ſéditieux & d'un ſcélérat, était prêt à voir le jour, lorſque le malheureux Poëte à qui il avait fait préſent de deux louis d'or, fut mis du complot. Il n'eut rien de plus preſſé que d'accourir chez ſon bienfaiteur, pour lui faire part de cette découverte.

Le Franconien frappé comme d'un coup de foudre, resta immobile; ses yeux se troublèrent, son sang se glaça, & son ame abimée dans la consternation & le désespoir, ne lui laissait entrevoir que la perspective affreuse de la mort.

Dans le même instant, on lui remit une lettre. Ciel! quelle fut sa surprise, lorsqu'il reconnut sur l'adresse les caracteres d'Arabella. Il doute si c'est un songe, il la prend d'une main tremblante, & l'ouvre en frémissant. Elle contenait ces mots:

„ Ne vous allarmez plus sur mon sort, cher „ Xangxung; nos malheurs sont finis, & „ l'heureux instant qui va nous réunir est en „ fin arrivé. Je ne vous ferai point le détail „ inutile des tourmens que j'ai soufferts de„ puis notre séparation, sachez seulement que „ le jour de votre départ, j'ai été arrêtée en „ fuyant pour vous rejoindre. J'ai essuyé pen„ dant six mois les horreurs de la prison; & „ j'allais être livrée au supplice, lorsque mon „ accusateur, succombant sous le poids du „ remord, a demandé à me parler. Il était „ expirant; on m'a conduit chez lui: il a

„ avoué ſon crime & publié mon innocence.
„ Les Juges ont revoqué leur arrêt ; & l'au-
„ teur de mes maux les eût ſans doute ex-
„ piés lui-même dans les tourmens, ſi la ré-
„ volution qu'il a éprouvée à ma vüe, n'eut
„ précipité ſa mort. Ses biens ont été confiſ-
„ qués, à la reſerve d'une penſion annuelle
„ de ſix cent liv. ſterl. qui m'a été accordée
„ pour réparation. Adieu, je n'attends qu'u-
„ ne occaſion favorable pour voler dans vos
„ bras ".

Il ſerait difficile de peindre l'état où ſe trouva Xangxung à la lecture de cette lettre. La joye, le déſeſpoir, la crainte & le déſir excitaient à la fois dans ſon ame un combat de ſenſations qui la plongeaient dans une eſpèce d'inaction & d'aſſoupiſſement léthargiques. Il ne penſait plus, il ne ſentait plus, ſes idées n'avaient point d'objet. Il ouvrait des yeux égarés, qu'il refermait ſoudain, comme ſi la lumiere lui fût devenue inſupportable. Cependant le Poëte employait les ſoins les plus empreſſés pour le conſoler & le rappeller à lui-même. Il y parvint ; il lui fit enviſager l'importance des momens, & lui conſeilla de ne

pas différer à partir pour l'Angleterre. Xang-xung sentit bien que c'était le parti le plus sage. Il remercia son libérateur, lui fit présent de ses meubles & de ses livres, & il se mit en route.



CHAPITRE XVII.

Comment Xangxung retrouve sa femme & son pere. Conclusion.

XANGXUNG marchait tout pensif vers l'Angleterre, en repassant dans son esprit tous ses malheurs, & s'énivrant du doux espoir de revoir sa chere Arabella. Quoi, disait-il ! abandonné injustement par mon pere, ruiné & emprisonné pour avoir fait des feuilles, ruiné encore & emprisonné pour avoir fait connaissance avec un premier commis, prêt à mourir de faim pour n'avoir pas voulu être charlatan, à la veille d'être sacrifié pour avoir dit mon sentiment sur de mauvaises pieces de théâtre : hélas ! par quelles traverses arrive-t-on au bonheur !

Tout en réfléchissant ainsi, il arriva à Londres. Il se hâta de courir chez son épouse : il il la trouva occupée des préparatifs de son voyage. Quel moment ! quelle surprise ! Xangxung ne pouvait parler, il se précipite à ses genoux. Arabella presqu'évanouie, tombe dans

un fauteuil. Il prend une de ses mains qu'il baigne de larmes. Ce sont d'abord des transports, des soupirs, des paroles à demi étouffées, des questions sans ordre & sans suite. Quoi ! c'est vous, cher Xangxung, disait Arabella ? par quelle bizarrerie du destin êtes-vous à Londres ? est-ce que vous n'êtes plus directeur de la Comédie ? Hélas non ! dit Xangxung. Et il lui raconta comment les Auteurs avaient conspiré contre lui, & comment il aurait été enfermé le reste de ses jours, sans un pauvre Poëte à qui il avait quelque tems auparavant fait la charité.

Tandis que les deux époux se livraient à tout ce que des transports longtems retenus, une suite de malheurs, & un amour légitime, aussi vif que tendre, peuvent inspirer à des cœurs vraiment sensibles & vertueux, on entendit du bruit dans la rue; Xangxung se mit à la fenêtre, & distingua, malgré l'obscurité, un homme étendu par terre, & deux autres dont l'un paraissait lui couvrir la bouche avec un mouchoir, & l'autre fouiller dans ses poches. Il descendit pour donner du secours, & fondit sur les voleurs l'épée à la

main : ils prirent la fuite ; mais comme il eût été inutile de les pourſuivre, Xangxung ne s'occupa qu'à ſoulager le miſérable qui giſſait encore tout tremblant ſur la terre ; il le releva & le fit entrer chez lui.

Le Franconien s'empreſſa de laver le ſang & la boue dont il avait le viſage couvert ; tandis qu'Arabella était allée chercher un Chirurgien. Mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'il reconnut les traits de ſon pere ! Il oublia en un inſtant tous les outrages qu'il en avait reçus ; & au lieu d'un pere cruel & dénaturé, il ne vit plus en lui que ce qu'il avait de plus cher au monde. C'eſt donc vous, mon pere, s'écria-t-il, vous qui m'avez coûté tant de larmes ! ne reconnaiſſez-vous plus un fils qui a été ſi longtems l'objet de votre tendreſſe & de votre ambition ? Oh mon fils ! dit le pere en ſoupirant, que mes remords vous ont bien vengé de mon injuſtice ! Il ne put en dire davantage, parce que le Chirurgien entra. Il viſita ſoigneuſement le malade ; mais heureuſement il n'avait reçu que de très-légeres bleſſures. Lorſqu'il fut parti, Roch Remy ſe jetta au cou d'Arabella & de ſon fils ; il les pria

d'oublier le paſſé, & de vivre déſormais avec lui, comme avec un pere tendre, qui ferait ſon bonheur de les rendre heureux.

Les deux époux conſentirent à cette réunion... Roch Remy était veuf, il fit vœu de ne plus avoir de projets de grandeur, & il n'en vécut pas moins heureux. Xangxung renonça au métier d'écrivain, ſans pour cela quitter entierement la littérature, & il ne s'en trouva pas plus mal. La famille fut ſe retirer dans une petite province, où le ſavant cultiva paiſiblement la Philoſophie & les belles lettres. Sa maiſon devint le ſéjour des ris & des Muſes; il y raſſemblait une nombreuſe compagnie compoſée de Savans & de Philoſophes, qui malgré cela étaient tous amis. On s'amuſait à critiquer les ouvrages nouveaux avec une équité & une candeur peu ſuivies de nos Satyriques; & ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les femmes ne s'ennuyaient pas. Inſenſiblement la ſocieté s'aviſa de former une eſpèce de petite Académie; Xangxung voulut que chacun y fût admis, ſans autre protection que le talent. Il propoſait aſſez ſouvent des prix pour la ſolution de diverſes queſtions

relatives au bien du pays, à l'agriculture, & à l'aggrandiſſement du commerce; & l'ouvrage couronné n'était pas le plus ſavant, mais le plus utile. Enfin Xangxung fut heureux : & il diſait, ce ſerait pourtant bien dommage que je ne fuſſe pas ſavant.

F I N.

D. Parikian
19.2.1984
VOLTAIRE

A-68

29





